

Sigmund Baumöhl est né le 15 décembre 1937 à Presov, en Slovaquie. En 1944, il a été déporté avec sa mère à Ravensbrück, puis finalement à Bergen-Belsen. Il a été libéré le 15 avril 1945 par l'armée britannique. La mère de Sigmund vécut la libération, mais mourut quelques jours plus tard. Sigmund a été soigné en Suède, puis est retourné en 1946 dans sa ville de Presov.

Souvenirs d'enfance

SIGMUND BAUMÖHL

Mémoires de survivants de l'Holocauste



SIGMUND BAUMÖHL
Souvenirs d'enfance

SIGMUND BAUMÖHL

Souvenirs d'enfance

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes seront publiés en novembre 2017.
Tous les volumes seront disponibles en format pdf sur le site Internet du DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 5 de la série «Memoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Sigmund Baumöhl

Photos

Sigmund Baumöhl

Titre original

Kindheitserinnerungen (2010)

*Traduction: classe d'histoire bilingue «allemand» de 4^e année de M. Pierre Bickel,
au Collège Madame de Staël, à Carouge, Genève, le 28.5.2016*

Alessandra Arizzi	Eugénie Fourrier	Joan Perrin
Renat Arjantsev	Clara Führer	Hélène Praplan
Sadia Avdija	Mathilde Genoud	Jonathan Reymond
Julia Barbe	Alix Jornot	Margaux Rollot
Katalina Cock	Marion Junger	Florian Schneider
Gaétan Ducrest	Sofia Monteiro Oliveira	Maëlle Zanonbe
Céline Eelbode	Benoît Moullet	Yves Zumbach
Matthieu Ehlers	Elodie Müller	
Léa Fischer	Marion Müller	

Lectorat

Chantal Andenmatten, Martine Berset, François Wisard

Premier tirage

2017

Préface	7
<hr/>	
1. Enfance en Slovaquie	8
<hr/>	
2. Le transport	27
<hr/>	
3. Ravensbrück	29
<hr/>	
4. Départ de Ravensbrück	36
<hr/>	
5. Bergen-Belsen	37
<hr/>	
6. Au camp de Bergen-Belsen libéré	41
<hr/>	
7. Traversée	44
<hr/>	
8. Malmö	45
<hr/>	
9. Retour en Tchécoslovaquie	51
<hr/>	
Personnes et destins	57
<hr/>	
Remerciements	64
<hr/>	
Après-propos	64
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	67

*Je dédie ce texte
à Ursula, avec
tout mon amour.*

PRÉFACE

Par un matin gris, nous sommes arrivés à Ravensbrück. Sur le quai de la gare, les personnes âgées ont été chargées dans des camions. Les trois vieilles dames étaient, à notre grand étonnement, à nouveau sur pied. Les autres occupants, les enfants aussi, devaient courir jusqu'au camp, escortés par les SS et leurs ordres continuels. Devant les portes du camp, les hommes ont été séparés des femmes, mais moi, je suis resté avec ma mère. Mon père nous regardait depuis l'autre côté et soudain, il s'adressa à l'officier SS et le pria de le laisser nous donner la couverture qu'il tenait. Il vint à nous, embrassa ma mère et se replaça auprès des hommes.

1. ENFANCE EN SLOVAQUIE

Je descends d'une famille juive, qui vivait la plupart du temps dans les alentours de Presov, une ville située à l'Est de la Slovaquie. Le ghetto juif se trouvait à Sebes (Sebastova), d'où la plupart de mes ancêtres ont déménagé pour la ville durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Ma grand-mère du côté paternel, Rosa Baumöhl née Grossbard, venait de Pologne d'une famille probablement aisée. Son frère émigra avec sa famille avant la Première Guerre mondiale à Vienne et ouvrit là un magasin de meubles.

Ma grand-mère du côté maternel, Serena Sommer, descendait d'une famille de vendeurs de textiles. Ses parents, donc mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère, sont encore très vivants dans mes souvenirs.

Je n'ai pas connu mon grand-père du côté maternel, Ignaz Sommer. Les descriptions que j'ai entendues de lui ont toujours éveillé ma curiosité et je garde en moi le sentiment d'une solidarité lointaine avec lui. Il était avocat. Je connaissais toutefois son père, un petit homme âgé qui était à l'origine agriculteur et qui plus tard, vécut dans une petite maison en ville où j'allais parfois le voir avec ma mère.

Mon grand-père côté paternel, Sigmund Baumöhl, était médecin. Il est décédé longtemps avant ma naissance et j'ai seulement beaucoup entendu parler de lui, c'est pourquoi je garde de lui une image vivante.

Mon père avait une sœur, Bella, qui s'était mariée avec un médecin qui venait de l'Ukraine subcarpatique. Il s'appelait docteur Bloch et était le directeur du Département de médecine interne à Uzhorod. Sa femme et lui avaient deux enfants: Aniko et Jozska dont je me rappelle, mais plutôt vaguement. Après la guerre, j'ai fait connaissance de la sœur du docteur Bloch.

Ma mère n'avait pas de frères et sœurs. Moi aussi, je suis enfant unique, né le 15 décembre 1937, deux ans après le mariage de mes parents. Je vais maintenant parler plus des membres de ma famille, qui par leur histoire ont marqué ma vie jusqu'à aujourd'hui.



Mes parents.



Grand-mère Rosa, née Grossbard, grand-père Sigmund et leurs enfants Bella et Henrik (mon père).

Lorsque la Première Guerre mondiale éclata, ma mère avait tout juste un an. Son père fut mobilisé et mon arrière-grand-père lui acheta un cheval. Mon grand-père devint officier dans l'armée. A la fin de la guerre, il ne revint pendant longtemps pas à la maison et fut considéré comme disparu, jusqu'à ce qu'au début des années vingt il revienne de manière inattendue de la captivité russe, au grand étonnement de ma grand-mère Serena. Il n'en avait plus pour longtemps à vivre. Lorsqu'un jour, il souffrit de douleurs au ventre, ma grand-mère fit venir un médecin mondain et celui-ci établit un mauvais diagnostic. Il traita mon grand-père, qui avait une hernie inguinale coincée, avec un purgatif. Mon grand-père trépassa d'une mort atroce. Etant enfant, j'interrogeai occasionnellement ma mère à son sujet et elle me racontait qu'il était au ciel et ensuite elle pleurait silencieusement pendant un court moment. Beaucoup plus tard, j'interrogeai des personnes qui l'avaient connu et ils me le décrivaient comme étant un homme très sensible.

Ma grand-mère Serena avait sa maison en biais, de l'autre côté du parc qui séparait la route principale et en face de celle de mes parents. Après la

promulgation des lois anti-juives, qui interdisait aux Juifs d'habiter sur la route principale, elle déménagea dans une grande habitation sur une route secondaire, qui nous avait été concédée par une famille noble hongroise. Nous avions aussi accès au magnifique jardin et, lors de nos fréquentes visites chez elle, je recevais ma boisson préférée au cacao et souvent une saucisse fumée. Elle paraissait très jeune et, curieux je la suivais – à son désespoir – dans sa salle de bain. C'est seulement à l'âge adulte que j'ai appris qu'elle était possédée par l'obsession de la propreté et je trouvais une appellation pour cette névrose. On la tenait pour une belle femme mais on disait aussi d'elle qu'elle était sévère et avait un penchant dépensier. Elle avait trois frères et sœurs dont deux survécurent à la guerre.

J'ai un bon souvenir de ses parents, donc de mes arrière-grands-parents. Le magasin de textiles de mon arrière-grand-père fut arianisé par Monsieur Lukak, qui était son employé jusqu'à la guerre, puis redonné à ma famille dès la guerre terminée. Monsieur Lukak s'occupait de nous tant que nous vivions à Presov, en nous fournissant des rapports détaillés de la guerre. Mon arrière-grand-père ne se sentait manifestement pas en bonne santé et, selon la recommandation d'un professeur hongrois (semble-t-il le professeur Hajnals), restait un jour par semaine au lit. Il me saluait chaque fois de bonne humeur depuis son lit. Je ne voulais pas embrasser mon arrière-grand-mère à cause de son visage ridé.

Ma grand-mère Rosa vivait avec nous. Elle portait de longues robes brunes et grises, qui avaient été conçues par une «couturière viennoise». En ville elle portait des robes noires et un élégant chapeau. Je vois encore ma grand-mère à côté de moi, porter ce chapeau lors de l'interrogatoire de la Gestapo. Je me souviens aussi du visage bon de la couturière viennoise. Ma grand-mère s'exprimait railleusement à propos de notre voisine, qui avait repris avec son mari notre habitation sur la route principale. Elle disait que l'on voyait son derrière quand elle se penchait.

Ma grand-mère boîta à cause d'une fracture du haut de la cuisse, mais n'utilisait jamais de canne, sauf éventuellement dans la rue. Peut-être était-ce ce handicap qui nous empêchait d'aller dans l'abri anti-aérien.



Grand-mère Serena Sommer, née Tylor.

En lieu et place, nous attendions patiemment les alarmes anti-aériennes, au chaud dans nos lits, le long son de fin d'alerte de la sirène.

Ma grand-mère m'appelait en polonais «Golombek» – petit pigeon. Elle avait dans la réserve une cachette avec du chocolat, dont je recevais un petit morceau chaque semaine.

Mon grand-père Sigmund avait 16 frères et sœurs. La moitié d'entre eux s'expatria aux USA au tournant du siècle. Cette famille venait du ghetto de Sebes (Sebastova). Des photos encore conservées montrent mon grand-père, vraisemblablement étudiant en médecine dans ses jeunes années, à la mode et bien habillé comme un Dandy. Il a étudié à Vienne, et c'est là aussi qu'il est décédé alors qu'il était vieux, après une infection suite à une opération de la prostate. A Londres, des documents retrouvés montrent son appartenance à une loge de francs-maçons. La caisse maladie à Presov a fondé une polyclinique et mon grand-père en est devenu le médecin-chef. De plus, il avait un cabinet à la maison. Notre parenté le tint en grand honneur. Après la Première Guerre mondiale, pendant la famine à Vienne, il envoya par courrier des paquets de nourriture à la famille de son beau-frère, qui avait émigré de Pologne (selon les dires de l'une des filles du beau-frère, Steffy). Une de ses nièces éloignées m'a décrit comment, quand elle est tombée malade de la diphtérie dans son jeune âge et que les épaisses couvertures ont manqué de l'étouffer, il était resté assis près d'elle à côté du lit durant la nuit entière jusqu'aux premières heures du matin, et comment il avait remué dans sa gorge un petit tube en caoutchouc, jusqu'à ce que le danger soit écarté. Cette nièce a eu plus tard trois enfants, dont un fils; avec ses descendants, j'ai eu tout au long de la vie une relation très vivante. Une tante m'a raconté comment le grand-père, par une nuit d'hiver, est allé en luge voir une patiente dans un village voisin, où une tempête de neige lui a compliqué le voyage. Le mari de la patiente lui a offert, en remerciement, de passer la nuit dans son lit conjugal.

Mon père était fiancé depuis dix ans avec sa cousine Aranka Z. quand il a rencontré ma mère et qu'il l'a épousée. J'ai rencontré cette cousine en

1970 à New York. Elle y avait fait un mariage heureux. Nous sommes allés ensemble au Musée d'Art Moderne.

Mon père a étudié à l'Université technique de Vienne et est devenu ingénieur des travaux publics. Il était apparemment un partisan actif de l'Union Paneuropéenne. Quand son oncle, en 1938, a fui Vienne avec toute sa famille en Tchécoslovaquie et a invité mon père à le suivre aux USA, respectivement en Angleterre, celui-ci a argumenté que la France et l'Angleterre avaient garanti l'indépendance de la Tchécoslovaquie et a écarté la pensée de l'émigration. Selon ma tante Steffy, il connaissait personnellement l'idéologue du nationalisme slovaque, Hlinka, et se sentait en sécurité.

Ma mère était une personne douce et calme. Nous avons d'abord habité un appartement dans notre maison, qui se situait sur la rue principale. A cette époque, j'étais encore très petit, et de cette période ne me restent que quelques images en mémoire. Une fois il y a eu une grande parade sur la rue principale avec beaucoup de drapeaux et des vélos décorés de couleurs. Quelqu'un me tenait sur la fenêtre, pourtant je voulais absolument descendre dans la rue. Mon souhait n'a pourtant pas été satisfait. Probablement était-ce là la fondation de l'Etat slovaque. Je vois ma grand-mère debout à ma gauche. Ensuite je me souviens comment je pataugeais dans la baignoire, dans la grande chambre à coucher de mes parents. Mes parents étaient sur le lit, m'adressaient un sourire et venaient vers moi. Je me souviens comment je jouais dans la grande allée avec Aniko dans un habit rouge et Jozska dans un costume bleu. Du dessous du balcon, M. Böhm, un voisin et Viennois à Presov, me cria quelque chose. Plus tard, quand je travaillais déjà, j'ai vu sa grande figure, aux joues rouges – il était très diabétique – dans un long manteau noir, avec une canne et un chapeau melon sur la tête, s'approcher lentement, sans réticence, de la meilleure pâtisserie de la ville, pour manger une bonne tranche de tarte. J'ai rencontré sa veuve en 1974, pendant une visite chez sa nièce à Göteborg.

Si je me souviens vraiment de l'officier tchèque qui a habité chez nous, j'en doute un peu. J'ai seulement le souvenir d'un homme avec une mous-

tache et un uniforme vert. Du beau train vert sur des rails, qu'il m'a donné à son départ, quand il a dû quitter la Slovaquie, je me souviens cependant très bien.

Après la promulgation des lois anti-juives, nous déménageâmes dans la partie arrière de la maison. Nous avions un appartement, qui était relié par une longue véranda à un appartement situé encore plus à l'arrière, qu'une famille juive de quatre personnes habitait. Lorsque la fille des voisins se maria, il régna une grande gaité dans leur appartement pendant la fête. Nous quittâmes la compagnie à une heure très avancée et il me sembla que l'ambiance joviale avait atteint son point culminant. Après quelques semaines la famille déménagea très rapidement, et je n'ai plus jamais rien entendu d'elle. A la suite de cela, la famille d'un enseignant avec trois enfants emménagea. Lorsque bien plus tard je me trouvais dans la vie professionnelle, l'enseignant, Monsieur H., vint un jour me consulter en tant que patient.

Je me souviens comment ma mère cousait de grandes étoiles jaunes sur les manteaux des adultes. Après avoir reçu une autorisation de dispense, nous pouvions porter de petites étoiles fabriquées. Pendant quelques mois, tante Rosa, la mère du cousin de mon père, de Zips, habita chez nous. Elle était très malade. Notre parent, le docteur Neuwirth (le père de l'assistant accoucheur de ma mère, le docteur Aladar Neuwirth) vint journellement afin de lui injecter de l'insuline. C'était un petit homme avec des cheveux gris bouclés, qui me taquinait volontiers. Par ailleurs je chicanais tante Rosa selon les circonstances. Elle dormait beaucoup et lorsqu'elle se réveillait, elle devait me raconter ses rêves. Je l'obligeai à se recoucher à chaque fois, la réveillai peu de temps après et exigeai d'elle de me raconter ses rêves. La pauvre le tolérait. Lorsque nous dûmes quitter Presov, elle fut placée dans un home pour personnes âgées en Slovaquie centrale, où elle mourut de mort naturelle et fut enterrée dans un cimetière chrétien.

Chaque jour à l'heure du déjeuner Leo Arje, un gendre du côté maternel de ma grand-mère, qui était en route pour l'entreprise de Monsieur

Lukac, arrivait chez nous. En hiver il portait un manteau court en fourrure grise avec col, qu'il n'ôtait habituellement pas. Il était assis sur le bord du canapé et nous donnait des nouvelles du front, pendant que nous étions déjà assis à la table du déjeuner. «Les Russes avancent» était ce que nous entendions le plus fréquemment. Nous étions un peu angoissés quand il avait d'autres nouvelles. Un soir mon père posa sur la table la grosse carte si souvent étudiée et dit: «De ce côté de la carte la guerre est terminée».

La première phrase sur le début de la guerre, je l'ai entendue de notre aide de ménage, Madame Zlatohlava, ce qui signifie «petite tête dorée». J'étais encore très petit. Nous allions faire les courses ou seulement nous promener, lorsque nous vîmes devant l'église une rangée de camions militaires, flanqués de soldats en uniformes gris. «La guerre a commencé» dit-elle. Quelque temps plus tard, nous habitions déjà dans la partie arrière de la maison, j'entendis une énergique fanfare parader devant la maison. Je courus avec Madame «petite tête dorée» jusqu'à la porte d'entrée, mais malheureusement c'était trop tard et la musique était déjà passée. Derrière celle-ci s'étirait un cortège infini de militaires. «Regarde comme ils sont tristes» disait Madame «petite tête dorée». Une partie des soldats marchaient, d'autres étaient à vélo, beaucoup sur des charrettes avec des chevaux, quelques-uns sur des camions. Beaucoup avaient des visages très sérieux et tristes, quelques-uns pleuraient. Un soldat sur un camion me fit signe en pleurant. C'était la mobilisation de l'armée slovaque.

Madame «petite tête dorée» était sans enfant. Quand elle faisait la petite lessive, je me tenais volontiers sous sa robe et me relevais le long de ses cuisses. Grâce à l'époux de «petite tête dorée», je vis des endroits qui étaient interdits aux Juifs. Le dimanche il m'emmena au concert militaire dans le parc de la ville, où nous n'avions pas le droit d'aller. La statue de Neptune, que le Juif Holländer fit édifier en remerciement à Joseph II pour l'autorisation donnée aux Juifs de s'établir dans la ville, se trouve toujours derrière le kiosque, où la fanfare jouait.

Avec l'époux de Madame «petite tête dorée» je visitais le Luna parc. Là il m'aurait volontiers balancé plus haut dans la barque, mais il respectait ma peur. Lors de la visite d'un cirque nous étions assis à la première rangée sous une petite tente. On nous montra toutes sortes de tours de magie, comme par exemple une femme qui était soulevée à l'horizontale dans les airs. Ensuite on fit entrer un homme-grenouille. Je ne suis pas sûr s'il rampa ou si on le porta. Il était couché sur son ventre sur la scène et nous observait attentivement. Des gens posèrent des questions sur son style de vie, auxquelles il répondit, soit lui, soit le présentateur, avec beaucoup de bonne volonté.

En 1943, le président Tiso visita Presov. Monsieur «petite tête dorée» et moi-même allâmes l'accueillir. C'était le soir, il avait plu et le président ne fit qu'une centaine de mètres dans une limousine, de la gare au bâtiment de la poste, où il descendit et traversa en marchant, avec les bras levés jusqu'aux coudes, la rangée humaine. Il portait un chapeau et était obèse. Le jour suivant ensoleillé, j'étais assis sur les épaules de Monsieur «petite tête dorée» pendant que le président Tiso tenait un discours sur le balcon du palais de justice. Plus tard, ou peut-être le jour suivant, il inaugura le tunnel ferroviaire Presov-Vranov. Il était assis dans le luxueux wagon d'un train rapide, tiré à grande vitesse par une grosse locomotive. J'aurais voulu voir une locomotive plus longue. J'étais assis avec Monsieur «petite tête dorée» en dehors de la gare sur un remblai.

Parfois il était assez saoul, il ne faisait plus attention à moi. Sa femme était par la suite très malheureuse et mon père se fâchait avec lui. Il se suicida après la guerre. J'ai rencontré plusieurs fois sur la route Madame «petite tête dorée» lors de mon retour du sanatorium, elle mourut peu de temps après.

Mon lit d'enfant, qui était pourvu d'un filet de pêche, se trouvait à côté du lit de mon père. Il passait deux doigts au travers du filet, que je saisissais pour m'endormir. Au matin, après que je me sois réveillé, il me dessinait chaque fois des voitures et des locomotives sur les fenêtres givrées. Sinon il me faisait des esquisses simples de bâtiments, de fleuves réguliers

et irréguliers sur un papier, et pour mon cinquième anniversaire et plus tard pour mon sixième anniversaire il commanda en Allemagne des coffres de construction Stabil, tout d'abord pour débutants, ensuite pour avancés. On construisait des ponts, des grues, des phares, des voitures et des avions. Cependant les roues étaient livrées sans revêtement de caoutchouc, et mon père disait que le caoutchouc était maintenant indispensable pour la guerre.

Mon père se rasait la plupart du temps lui-même. Toutefois il arrivait parfois que Monsieur Lotos vienne de la boutique de barbier situé dans le voisinage immédiat (où j'étais aussi accessoirement client) chez nous dans l'appartement et faisait une coupe de cheveux à mon père dans la chambre. Mon père était aussi chauve que je le suis aujourd'hui. Monsieur Lotos lui rasait aussi sa barbe.

Alors que, des décennies plus tard – je travaillais comme médecin dans la polyclinique, Monsieur Lotos – patient du docteur ou de la docteresse voisine – passait sa tête par la porte et, quand j'étais libre, s'asseyait à mes côtés. Il était un communiste passionné et nous commentions les stratégies et tactiques du mouvement communiste et nous séparions en bonne entente, totalement satisfaits. A cette époque, il avait déjà 85 ans.

Une fois par semaine, j'allais à la carrière de Fintice avec mon père, d'où il récupérait les pierres pour la construction de bâtiments. Il travaillait dans l'entreprise avec l'ingénieur Töszeghi et l'ingénieur Ferderber, qui – comme je le pense – a aussi participé à l'entreprise. Pour ces trajets, nous utilisions le taxi, la belle Praga de Monsieur Zajac. A Fintice, les enfants admiraient la voiture, et je les invitais à monter, au déplaisir de Monsieur Zajac, pendant que nous attendions mon père. L'ingénieur Töszeghi entretenait avec moi un contact très affectueux toute la vie.

Manja, la femme du concierge de l'école, qui était occupée dans un nouvel établissement scolaire, faisait la grosse lessive de notre ménage. Elle avait deux filles, mais je ne suis plus sûr si elle n'avait pas aussi un fils, dont je ne me souviens plus. La plus jeune fille s'appelait Terka (de Thérèse). Elle portait une longue tresse blonde avec un reflet roux et avait

quelques années de plus que moi. Nous allions une fois par semaine chez Manja. Terka avait un très beau théâtre de marionnettes et jouait avec enthousiasme pour moi. Les représentations avaient lieu dans un petit jardin à côté de la cour de l'école et me réjouissaient chaque fois. Un jour, alors que ma mère voulait me conduire chez Terka, j'expliquai que je voulais rester chez elle. Je ne sais plus exactement ce qu'elle comptait faire. Le soir venu, nous devions encore passer chez Manja. Plein de remords, je cherchai Terka dans toute la maison, jusqu'à ce que nous la trouvâmes pleurant près du four dans la buanderie. Elle ne parla pas avec moi et ne joua plus jamais le théâtre de marionnettes pour moi. Après le retour du sanatorium en 1949, nous rencontrâmes Manja avec sa famille dans la rue. Manja fut très chaleureuse avec moi. Terka, désormais grande, se tint un peu à l'écart et me regarda avec des yeux hésitants et scrutateurs. Elle mourut peu après d'une maladie rhumatismale cardiaque, qu'elle avait attrapée dans les sous-sols humides lors des raids aériens.

Les dimanches, nous visitions régulièrement la famille de Leo Arje, qui devait aussi déménager dans une rue secondaire. Leo Arje et sa femme Paula, la sœur de ma grand-mère Serena, occupaient ensemble une grande maison avec leur fille Katka et son mari Zoltan Mandl. Là, je reçus régulièrement un gâteau fourré, l'*Obladentorte*. Zoltan Mandl était encore étudiant en médecine, et en tant que tel avait un emploi. Katka était une belle et très gracieuse jeune femme. Notre chemin jusqu'à eux passait sur un pont ferroviaire duquel je pouvais observer les trains. Tous les trains m'intéressaient, mais je trouvais les trains militaires et par-dessus tout les trains ambulanciers les plus intéressants. En dernier, on voyait les soldats, à l'évidence blessés, avec des bandages, sur des couchettes, et je pense que certains étaient grièvement blessés. Ils saluaient en retour. Plus tard, j'eus un rêve, dans lequel mon père était tombé par un trou dans les planches de bois du pont, et j'essayais, désespérément, de le retenir avec ma main. Je l'ai tenu une fois aux mains, après aux pieds. Je ne sais plus comment le rêve se concluait, et je ne peux pas non plus dire quand exactement je rêvais.

Un temps j'avais des troubles du sommeil. Mon père me prenait après le souper en promenade, mais ça aidait peu. Mon pédiatre, le docteur Ernö Arje, essayait de m'allonger dans le sens inverse dans mon lit. A un moment donné, cela s'est amélioré.

Les perquisitions de maisons ont commencé à cette époque. Je peux me souvenir d'une telle perquisition. Des hommes en civil vinrent, et un policier en uniforme était aussi avec eux. Ils n'étaient pas de notre ville. Ils fouillaient chaque armoire et chaque commode. Leur attitude était hostile. De mon lit d'enfant je regardai le policier; il était encore jeune et avait un visage sévère. Ils ne trouvèrent rien chez nous. Peut-être avions-nous été prévenus.

Mon père entretenait des relations avec le président de la police, Monsieur Liba. Nous avons été invités chez lui et étions assis dans son jardin. Pour la première fois dans ma vie, je vis des ruches. Monsieur Liba était très gentil avec moi. En 1944, il fut capturé par les Allemands et il mourut lors du bombardement de la prison dans laquelle nous avons été emprisonnés environ un mois plus tôt.

Un week-end, la cousine de mon père, qui était internée dans un camp de travail et avait obtenu des vacances, nous rendit visite. Avant qu'elle parte le dimanche soir, mon père amena une très grande pièce de lard du garde-manger, coupa trois-quarts de celle-ci et la lui donna à emporter sur le chemin. Je demandai à mon père si le quart était tout ce qui nous restait. La cousine fut fusillée lors de la dissolution du camp de travail à la fin de l'année 1944.

A deux reprises, une déportation fut imminente. La première fois, nous fûmes rassemblés pendant une heure dans une cour. C'était un dimanche ensoleillé et dans le ciel tournoyait un avion. Je demandai à mon père si c'était un avion anglais, car les premières alarmes d'avions étaient passées. Notre assemblée fut dissoute après des heures, et nous allâmes à nouveau avec nos valises à la maison. La deuxième fois fut bien plus sérieuse: les ordres de se rassembler dans la cour devant la synagogue et l'école juive furent plus virulents. La perspective d'un retour à la maison

semblait faible à mes parents. Nous ne savions pas combien de jours nous allions passer dans cette cour, et emportâmes aussi quelques matelas. La déportation semblait être imminente. J'eus de la fièvre et mal à la gorge – c'était une angine – et les parents prièrent les policiers de me laisser passer la nuit à la maison pour quelques jours, ce qui nous fut accordé. De manière inattendue, on renonça à une déportation et les gens retournèrent chez eux. A un moment donné en 1943, notre correspondance régulière avec les Bloch de Uzhorod s'interrompit. Nous nous écrivions chaque semaine une carte postale et j'ai signé chaque carte avec l'aide de la main de mon père. Tout à coup plus aucune réponse ne vint.

Le 1^{er} septembre 1943, j'arrivai dans la classe de première primaire. Les rangs des enfants juifs étaient déjà très décimés et la grande école juive servait déjà à d'autres buts. Nous avons une pièce à côté de la synagogue, dans laquelle cinq classes suivaient simultanément les cours. Ceux de la première classe s'asseyaient dans la première rangée. A côté de moi était assis Kamil Schein, dont la famille avait changé de nom de famille après la guerre. Plus tard, Kamil devint pédiatre. Derrière moi était assis Miki Reisz, lequel était plein d'entrain et toujours prêt à une farce. Il passait plus de temps au coin que moi. Il mourut au camp de concentration. Tomy Weissberg, un de la troisième année, changea lui aussi son nom de famille après la guerre et épousa Vera Ferderber, avec laquelle j'étais à Ravensbrück, à Bergen-Belsen et en Suède. Il vécut et mourut en Israël. Notre enseignant était Monsieur Brül, un homme sévère, nerveux, avec une calvitie et des cheveux gris. Il portait naturellement toujours un chapeau dans l'école. Il avait une canne, avec laquelle il ne frappait que sur la table, car la punition était toujours de rester debout au coin. A cause de la situation toujours plus pesante, l'année scolaire fut raccourcie et finit en avril 1944. Toutes les familles entrèrent dans la clandestinité.

Notre concierge était Monsieur Keselicko. Il était maçon de métier et un ancien membre du parti communiste. Après la guerre il compléta sa formation et devint procureur. Son fils, Belo, était mon plus proche camarade de jeu. Je possédais des photos, sur lesquelles nous faisions des gri-

maces, et j'avais l'impression que mes grimaces étaient meilleures. Les photos ont malheureusement été perdues. Belo s'engagea à la fin des années 60 pour le mouvement de réforme d'Alexandre Dubcek et eut ensuite des années difficiles à vivre. Je l'ai rencontré il y a quelques années à Presov et fis la connaissance de sa femme Marta.

Monsieur Tarcala, le menuisier, avait son atelier dans la cour. Je l'observais durant des heures dans son travail. Après la guerre j'appris que dans son atelier, il avait un bunker (un abri bétonné), dans lequel il cachait des personnes recherchées. A la fin du printemps 1944, nous déménageâmes dans les «Zips», vers Spisske Vlachy. Là-bas nous espérions survivre à la guerre. Monsieur Eugen Arje, Monsieur Ferderber et Monsieur Keller vinrent avec nous. Les deux grand-mères, les parents et moi occupions un appartement dans la maison de la famille N. Le petit garçon de quatre ans de la famille N était très en colère de ma présence et me mordit à travers les pantalons jusqu'aux testicules. La morsure fut soignée avec soin par ma mère avec des compresses mouillées. Le berger allemand de la famille, qui, lui, était craint et par nature mordait, devint mon ami.

Spisske Vlachy était une petite ville. Les nouvelles étaient lues à voix haute sur la seule grande rue, à quelques carrefours, par un joueur de tambour, un homme avec de très longs cheveux blonds. Le soir, les vaches de la petite ville retournaient à la maison en grandes colonnes. Chacune savait où se trouvait son étable. Après des années, mon père eut à nouveau le droit d'écouter doucement la radio dans la cuisine de monsieur N. C'étaient des nouvelles de la BBC, que nous écoutions toujours en deux langues, les soirs avant 8 h. en tchèque et à 8 h. en allemand. Le signal de la BBC me remplit à vie de sentiments les plus chaleureux.

Dans la ville, nous avions quelques connaissances bien intentionnées envers nous. L'une d'elles était le vieux prêtre catholique. Il était certainement très malade, car il mourut durant notre court séjour. Une étrange relation de confiance naquit entre les gendarmes et mon père. C'était trois hommes en uniforme bleu clair avec des fusils sur leur épaule. Lors d'une de nos promenades, ils apparurent devant nous de manière inattendue. Ils

échangèrent des informations avec mon père sur la situation sur les fronts. La police municipale, à laquelle on ne pouvait pas faire confiance, portait des uniformes noirs. Nous faisons d'assez longues excursions dans la nature de Presov que je ne connaissais presque pas.

Nous avons aussi fait la connaissance d'un pharmacien d'une petite ville proche. Pendant une promenade à travers la forêt proche, il nous montra un lieu, où il voulait construire un bunker en cas de nécessité. Je ne sais pas si cela s'est réalisé. La forêt se délimitait d'un côté par une route de liaison et de l'autre côté passait pas très loin la ligne de chemin de fer. Le plan n'a pas convaincu mon père.

J'ai trouvé dans le voisinage quelques amis. Ils me demandèrent des preuves de ma religion. Sans que mes parents me l'aient inculqué, je prétendis être catholique. Je ne pus pas satisfaire la demande pressante de me signer, mais ils le prirent bien et même avec un sourire. Je les accompagnais au travail des champs et le séjour dans la nature me faisait plaisir. Parfois, nous vidions le contenu d'un coquelicot dans notre bouche. Le jeune voisin qui conduisait la charrette tirée par des bœufs, perdit un jour l'équilibre, tomba sous le véhicule et fut écrasé par les roues. Je lui rendis visite chez lui. Il respirait difficilement, avait des douleurs dans la poitrine et se remit lentement.

Pendant notre séjour dans la petite ville, mon père construisit un petit pont au-dessus de la rivière, qui raccourcit le chemin jusqu'au centre de la ville. Un jour, Monsieur Keselicko de Presov nous rendit visite et nous décrivit la situation dans la ville. Il nous quitta en fin d'après-midi. Vers la fin de l'été, toujours plus de convois militaires allemands traversaient la petite ville. Un jour, un groupe de voitures militaire allemandes arriva et il se gara devant le bâtiment de l'administration. Les soldats traversèrent la ville et montèrent sur la crête de la colline voisine, d'où ils pouvaient observer la ville. Nous nous couchâmes devant le jardin sur l'herbe et ne pouvions même pas tourner la tête. Je voyais les soldats sur la colline. Au bout d'un moment, ils partirent et nous eûmes le droit de nous lever. Le lendemain, nous découvrîmes que les soldats avaient laissé les voitures

sans surveillance et très certainement, ce sont les gendarmes qui partirent avec elles.

Après le soulèvement national du 29 août 1944, il était fréquent de voir des Allemands. Notre famille essaya de se cacher de Spisske Vlachy dans un village. Nous prîmes le nécessaire et partîmes avec une charrette à bœufs. Là-bas, il y avait déjà plusieurs familles juives qui s'étaient retrouvées. Nous nous installâmes dans une maison au bord du village. Toute la journée, des soldats slovaques de l'armée slovaque, démobilisés, épuisés, traversaient le village couverts de poussière. Ils marchaient seuls ou en groupes. Des gens attendaient devant les maisons le retour de leurs fils. Après les retrouvailles tant attendues, les soldats se vêtirent rapidement en civil.

Le lendemain – c'était une journée ensoleillée d'été – les nouveaux habitants passèrent leur temps devant les maisons à discuter et à jouer dans le pré. On entendait au loin des détonations régulières, des tirs de l'artillerie; ils venaient de la région insurgée. Non loin de là, il y avait une épaisse forêt d'où, de temps en temps, provenait un petit son aigu, qui sonnait comme un coup de fouet. Je disais aux adultes qu'il devait s'agir de coups de fusil, mais on ne m'écouta pas.

Au milieu de l'après-midi, les coups de feu devinrent plus réguliers et plus bruyants, de sorte que toutes les personnes regagnèrent leur maison en courant. Dans celle où nous vivions, il y avait déjà de nombreuses personnes rassemblées dans la grande chambre. Une patrouille militaire allemande entra et nous levâmes tous les mains. Nous étions environ quarante personnes. Je me tenais debout loin derrière, quelqu'un à l'avant fit une déclaration aux soldats. Je n'ai aucun souvenir de cette discussion mais après quelques minutes, les soldats partirent. Mes parents s'étaient rendu compte que de poursuivre le séjour dans le village n'avait plus de sens et nous retournâmes le soir même vers Spisske Vlachy. Ce jour-là, une unité de l'armée allemande occupa aussi le village.

Mes parents attendaient notre arrestation à tout moment, mais nous vivions comme jusqu'à présent à côté des occupants allemands. Nous al-

lions au magasin faire nos commissions et chez le coiffeur: un soldat allemand était assis dans le fauteuil voisin, et remercia en allemand pour sa coupe de cheveux. Lorsque les soldats vinrent chez nous un après-midi du début du mois d'octobre, tout se déroula sans drame. Les bagages étaient déjà prêts et nous mettions nos manteaux. C'est comme cela que je m'en souviens. Nous étions logés dans les pièces du bâtiment administratif et Monsieur Eugen Arje, Monsieur Ferderber et Monsieur Keller se joignirent à nous. Dans le même immeuble, il y avait le commandement militaire et mon père obtint d'eux que je puisse tous les jours passer un peu de temps avec lui devant le bâtiment pour respirer de l'air frais. Un jour j'entendis son léger sifflement – il se tenait à plusieurs mètres de moi – et il me fit un signe avec sa main de rentrer tout de suite. Un officier des SS venait de s'arrêter devant le bâtiment.

Le concierge de l'immeuble était un jeune homme marié, qui avait extrêmement peur d'être convoqué par l'armée. Il s'était présenté en tant qu'Allemand au recensement. Il procurait à ma mère de quoi cuisiner, dont du cacao pour moi, entre autres. Après quelques jours on nous installa dans une maison vide au rez-de-chaussée avec cour, qui donnait sur le bâtiment administratif. Nous restions sous surveillance de la police municipale.

Ma grand-mère Serena nettoyait tout comme aux temps anciens. Les parures de lit étaient quotidiennement suspendues à la fenêtre et je crois que cela engendrait des disputes avec mon père. Les hommes discutaient beaucoup et essayaient de passer le temps en jouant. Mais je pense qu'aucun d'entre eux n'était réellement un joueur de cartes passionné.

Un jour, on nous annonça notre départ imminent en direction de Spisska Nova Ves. La veille au soir du transport, toute la maisonnée tremblait d'excitation. Monsieur Keller exprima son envie de s'enfuir. Les autres essayaient de le dissuader de le faire, probablement aussi par crainte des conséquences pour eux-mêmes. Monsieur Keller était très agité, et je ne suis pas sûr de savoir s'il pleurait ou non: il resta dans sa chambre, prostré.

Le matin suivant, on nous escorta en compagnie de militaires jusqu'à la gare. C'était une matinée brumeuse et froide, accompagnée d'une fine bruine. Le train arriva. Devant la locomotive il y avait deux wagons pour nous protéger en cas d'attaques des partisans. Nous étions assis sur des bancs avec des soldats casqués et vîmes le long du trajet, à distance régulière, des gardes militaires.

A Spisska Nova Ves, les hommes et les femmes furent séparés. Les hommes allèrent à l'aéroport et les femmes de notre famille et moi-même sommes allés dans la famille de l'enseignant juif, qui d'ailleurs se trouvait également avec son fils adulte à l'aéroport. Dans son appartement il y avait une salle de classe qui avait sans doute été utilisée l'année précédente, comme celle de Presov.

Dans cet appartement j'ai fait la connaissance d'Egon Holländer, avec lequel j'ai enduré toutes les étapes suivantes de la guerre. Il était très vif, lançait des craies dans la classe vide et était toujours en mouvement.

L'appartement de cet enseignement se trouvait au milieu de la ville. De la fenêtre on pouvait apercevoir un important bâtiment administratif (c'était peut-être la mairie). Les rues étaient remplies de militaires et il y avait un flux continu d'entrées et de sorties de ce bâtiment sur la place. Le week-end un soldat amena le fils de l'enseignant en congé. Quand il vint le rechercher, il retira les cartouches du fusil et me montra comment on devait le tenir.

Plusieurs décennies plus tard, mon cousin, Lorant Friedmann, m'a raconté comment il avait survécu dans ce nid de guêpes. Sa future femme, Viky, l'avait certes tenu caché, mais le deuxième pharmacien de l'endroit, un Allemand installé de longue date, fit comprendre à la Gestapo qu'il fermerait la seule pharmacie restante, au cas où Friedmann était arrêté. La Gestapo n'osa pas courir ce risque.

Un matin on nous rassembla dans la cour de la Gestapo. Les hommes furent ramenés de l'aéroport. Je me jetai sur les genoux de mon père en pleurant et il me consola. Pendant le rassemblement je remarquai qu'Egon chancelait et vomissait. Son père se faisait fortement réprimander par le

commandant. Nous avons été chargés dans deux camions et conduits en compagnie de civils armés jusqu'à Presov.

La ville de Presov était encore plus densément occupée par les militaires. Nous avons été emmenés vers la prison, dont le bâtiment servait aussi de QG à la Gestapo. Nous avons été rassemblés dans une grande pièce au premier étage. Là sont arrivés des hommes en uniformes, qui nous ont fortement houspillés. Un en particulier nous criait dessus comme un forcené, un Ukrainien. Ma grand-mère paternelle soupira, mais heureusement il ne put pas l'identifier dans la masse des personnes, sinon il l'aurait battue. Pendant la fouille corporelle il donna un coup sur la plante du pied de mon père pendant qu'il enlevait ses chaussettes et ses chaussures.

Nos affaires qui avaient une certaine valeur nous furent enlevées et, parmi elles, mes livres de contes. Nous fûmes emprisonnés dans des cellules. Le soir, un fonctionnaire allemand calme nous interrogea individuellement sur notre identité dans la chambre où la fouille avait eu lieu dans l'après-midi. Mon gros livre de contes servit de sourdine pour sa machine à écrire. Ma mère lui posa quelques questions concernant notre destin futur. Je pense qu'il lui déclara que nous serions déportés dans un camp de concentration en vue d'un travail difficile. Je doute qu'il ne lui ait dit que ça, car ma mère transmet cette information de manière peu convaincante à son retour dans la cellule.

Dans la nuit, il y eut une alarme aérienne. Je me souviens comme ma grand-mère Rosa était assise soucieuse sur le banc sous la fenêtre grillagée. Je pensais toujours que nous n'avions passé qu'une nuit en prison mais il y en avait vraisemblablement eu déjà deux tant le temps filait. Le troisième jour, nous avons été amenés à la gare et chargés dans des wagons à bestiaux.

2. LE TRANSPORT

Nous occupions dans le wagon une place à droite de la porte, dans l'angle sous une petite fenêtre qui, selon les ordres, devait rester fermée. Les gens

priront en groupe des places par terre. Une des connaissances expliqua qu'il connaissait par cœur le parcours du chemin de fer jusqu'à la frontière polonaise. Nous devions, d'après ses directives, ouvrir et fermer la petite fenêtre. Et ainsi fut fait: il connaissait toutes les stations et les passages à niveaux. Il se tenait fixé contre le mur du wagon et dirigeait mon père à la fenêtre. Il pouvait seulement voir les contours supérieurs du paysage. Puis la nuit arriva à un moment donné et je pensai que c'était le même homme qui était devenu fou. On entendit des cris dans l'obscurité. Les parents m'expliquèrent qu'il chatouillait les hommes. Pour moi, chatouiller était amusant et pénible en même temps et je pouvais ainsi comprendre ces cris. Puis cela s'arrêta.

A l'extérieur, il commença à pleuvoir et mon père essaya de remplir les réservoirs d'eau avec de l'eau de pluie à travers la fenêtre: il ne put en recueillir que peu.

Dans une gare, nous demandâmes à travers la fenêtre à un soldat allemand de nous amener de l'eau. Nous recueillîmes toutes les bouteilles et récipients et nous les lui donnâmes. A notre effroi, il nous ramena seulement une petite partie en retour.

Je perdis petit à petit le sens de la réalité, quand était le jour et quand était la nuit. Avec du recul, je ne savais pas combien de jours et de nuits nous avons été en route. Une nuit, un grand remue-ménage eut lieu dans le wagon, on cria et il régnait une agitation considérable. Le train se trouvait à une gare. D'abord, on entendit un ordre menaçant, puis un officier SS apparut à la porte et expliqua que, si le bruit ne s'arrêtait pas, le train allait exploser dans les airs. L'agitation s'apaisa un peu mais était toujours présente et avec elle la peur de la manière dont nous allions être traités. Ce fut un grand soulagement lorsque nous arrivâmes, dans un jour clair, dans une gare, que nous eûmes le droit de sortir du train et que nous pûmes marcher le long du quai. Je me souviens clairement que nous reçûmes là-bas de la nourriture chaude. On nous informa que le transport continuerait sa route. On parla brièvement de wagons ouverts, puis nous fûmes de nouveau chargés dans «nos wagons» et renvoyés. Après la guerre

j'ai appris que la gare «libératrice» était Auschwitz. On avait mis depuis peu les chambres à gaz hors d'état de fonctionner et il n'y avait plus de place pour nous dans le camp. Mais peut-être que notre transport était destiné à un autre but.

Ensuite, nous arrivâmes dans une autre gare. Des gens disaient que nous étions à Berlin. Lorsque le train s'arrêta, des SS ou des soldats se précipitèrent à l'intérieur et tout le monde dut quitter les wagons, sauf les enfants et les personnes âgées. Les personnes en uniformes s'emparèrent de tous les objets qui avaient encore une quelconque valeur. En nous demandant d'abandonner nos affaires, ils nous frappèrent violemment. Je pense que ma grand-mère Rosa elle-même fut frappée. Nous restâmes ensuite quelques heures dans cette gare, les portes des wagons étaient ouvertes et nous, les enfants, courions dedans, çà et là. A proximité, couchées par terre, se trouvaient trois vieilles dames habillées de noir qui n'avaient pas bougé depuis déjà longtemps, et il nous semblait qu'elles ne respiraient plus. Nous les enfants, nous leur marchions dessus, jusqu'à ce que ma mère m'ordonne d'arrêter, parce qu'elles n'étaient pas encore mortes. L'une d'entre elles était la mère de l'apothicaire, qui voulait construire un bunker dans la forêt près de Spisske Vlachy.

3. RAVENSBRÜCK

Par un matin gris, nous sommes arrivés à Ravensbrück. Sur le quai de la gare, les personnes âgées ont été chargées dans des camions. Les trois vieilles dames étaient, à notre grand étonnement, à nouveau sur pied. Les autres occupants, les enfants aussi, devaient courir jusqu'au camp, escortés par les SS et leurs ordres continuels. Devant les portes du camp, les hommes ont été séparés des femmes, mais moi, je suis resté avec ma mère. Mon père nous regardait depuis l'autre côté et soudain, il s'adressa à l'officier SS et le pria de le laisser nous donner la couverture qu'il tenait. Il vint à nous, embrassa ma mère et se replaça auprès des hommes.

Je me souviens du vestiaire du camp. Officiellement, ce lieu s'appelait différemment, peut-être «station de désinfection» ou «salle de douches». On nous avait enlevé toutes nos affaires. Les femmes reçurent des manteaux avec une croix blanche dans le dos et des chaussures en bois, les enfants eurent le droit de garder ce qu'ils avaient sur eux. Je peux me souvenir que j'étais assis sur le sol en bois, près de la fenêtre, lorsque quelque chose d'étrange se passa en moi. J'avais une vue dégagée du ciel, comme personne n'était assis devant moi. C'était la vue dans cet espace infini et une certaine sensation de notre nature éphémère, qui me remplissait et qui me firent m'arrêter un court instant. Non seulement au camp, mais aussi bien plus tard, je revins sur ce moment dans les temps difficiles.

Une femme vint ensuite dans la pièce et elle dit qu'il y aurait une soupe de légumes ou peut-être de pommes de terre au repas de midi. Je ne peux plus me rappeler du contenu de la soupe. Après, nous fûmes amenés au bloc No 20. Il y a quelques années, lorsque je fis la connaissance d'une Polonaise dans mon cabinet de médecin, je constatai qu'elle avait été au bloc No 16 en tant que détenue politique. Elle était aussi juive, venait de Lodz et retourna là-bas après la mort de son mari, où elle mourut plus tard. Notre rencontre s'est déroulée dans l'esprit d'une parenté de destin.

Dans notre baraque, nous occupions les lits sur plusieurs étages. Ma grand-mère Rosa obtint un lit à l'étage le plus bas, parce qu'elle boitait après sa fracture du col du fémur. Ma grand-mère Serena, ma mère et moi-même reçûmes un lit à partager au «deuxième étage». L'ancienne couturière de ma mère et sa fille Katka avaient leur lit en dessous de nous. Il arrivait déjà tout au début que les personnes du troisième étage tombent sur nous à travers les lits cassés, après s'être allongées. Je ne me souviens plus si nous montâmes au troisième étage pour cette raison. Je n'étais pas très habile pour grimper, ne trouvais souvent pas d'appui pour mes pieds et chutais en bas. Au premier étage, Katka essayait de me retenir par mes cheveux autrefois épais, ce qu'elle réussissait à faire la plupart du temps. Je commençai à la détester. Malgré cela, nous jouions ensemble.

Le premier soir au camp, je ne savais pas comment je devais nettoyer mes dents. Ma mère me dit de les frotter avec le bout de mon index. Je ne me souviens que partiellement de la hiérarchie de la baraque. La responsable du bloc était une jeune et grande femme polonaise avec une toque de fourrure blanche. Elle n'était pas juive. Cette fonction dirigeante la mettait de bonne humeur la plupart du temps, mais elle distribuait aussi des sanctions, dont je ne me rappelle pas l'objet. Ensuite, il y avait un groupe de Polonaises chrétiennes, qui se tenaient séparées de nous. Elles nous étaient supérieures et n'avaient des rapports avec nous que dans ce sens. Elles n'étaient pas «politiques». Après, il y avait la SS, une petite femme grassouillette avec un comportement indulgent, même si je ne me souviens pas quelles punitions elle infligeait, par exemple pour le manquement à l'appel.

Tous les matins, il y avait les petits appels, après quoi les femmes allaient travailler. Elles travaillaient tous les après-midis jusqu'au soir. Il y avait ensuite les grands appels, auxquels nous les enfants devions prendre part. Ils duraient des heures et avaient lieu même par grand froid. Je me rappelle des grands appels de fin d'après-midi, qui avaient lieu dans l'obscurité et sous la pluie. Il n'a toutefois pratiquement jamais neigé. Les SS prenaient leur temps avec le comptage. Ils arrivaient avec des chiens-loups et donnaient des ordres.

Ici je me rappelle de quelqu'un, mais malheureusement je ne me souviens pas du nom de la femme. Quelques années après la guerre, je pouvais encore me souvenir de son nom, malheureusement avec les décennies je l'ai oublié. C'était une grande femme élancée qui portait toujours un béret, aux joues rouges et qui passait pour folle. Elle était Polonaise. Elle aimait les enfants que nous étions et s'entretenait volontiers avec nous. Aux grands appels, alors que nous attendions peureusement l'arrivée des SS, elle sortait du rang, jouait devant l'assemblée la locomotive, faisait «sch-sch-sch-sch» et expliquait qu'elle rentrait maintenant à la maison. Ni la direction des blocs, ni les SS ne savaient que faire d'elle. Elle m'enseignait à couper de fines tranches de pommes de terre volées, les coller sur

le poêle en fer au milieu de la chambre et ainsi parvenir à obtenir des patates grillées. Ma mère disait qu'elle était diabétique.

Et encore un souvenir qui me reste de l'un des grands appels. La durée de détention dans le camp était assez longue, il faisait extrêmement froid et nous nous trouvions à l'appel sur une grosse place avec les occupants des baraques voisines en formation. Le bruit se répandit que nous allions être transférés dans une autre baraque. La responsable de bloc se pavanait devant nos rangs avec une toque de fourrure blanche. A notre droite se trouvait une grande porte dans un mur élevé, à travers laquelle les SS allaient et venaient, en criant et en nous ignorant complètement. C'était l'un des appels les plus durs dont je me souviens. Dans mon souvenir, quelque chose se mélange, que je dois probablement avoir confondu après la guerre: à savoir que j'ai entendu lors de cet appel la chanson «Lilly Marleen». Depuis cette chanson est connectée à l'appel. Ou l'ai-je vraiment entendue à cet appel?

Il y a quelqu'un encore de notre bloc que je souhaiterais mentionner. C'était aussi une femme polonaise, dont je ne me souviens pas du nom. Elle était physiquement lourdement handicapée et ne pouvait donc se déplacer qu'en poussant un tabouret devant elle. Elle était encore jeune. Elle portait un pullover rouge. Elle ne pouvait aller travailler et elle jouait ainsi toute la journée avec nous, les enfants.

Il est rare que quelqu'un réussisse à rester à l'écart des travaux. Les femmes étaient très fatiguées et essayaient parfois de mettre la main sur quelque chose dans les lits voisins. Juste en dessous de nous, une femme très myope et sa mère âgée avaient leur lit. La plus jeune était connue pour avoir commis des vols et nous étions donc prudents avec elle. Un matin, nous les enfants avons vu qu'elle tournait autour des lits. Elle était très occupée ce jour-là, aussi notre présence ne la dérangeait pas, mais elle pouvait à peine nous voir à cause de sa myopie. Alors qu'elle inspectait plusieurs lits dans la chambre, elle devait presque toucher les objets avec son nez. Elle me faisait penser à une guêpe. Nous ne savions pas quel était son butin. Le lendemain matin, à la surprise de tout le monde, elle était morte

dans son lit à côté de sa mère. Celle-ci est morte quelques semaines plus tard.

Quelques semaines après mon arrivée, ma grand-mère Rosa a développé une forte fièvre et a énoncé dans cet état des phrases incompréhensibles, parmi lesquelles j'ai entendu mon prénom. Après deux jours ainsi, on l'emmena dehors, mourante, enveloppée dans des couvertures.

Ma grand-mère Serena resta plus longtemps avec nous. Je pense que c'était en janvier 1945 qu'elle fut victime de coliques et dut entrer au bloc des malades. Ma mère et moi n'étions pas autorisés à entrer dans le baraquement des malades, mais nous la vîmes tous les jours à travers la fenêtre. Un jour, elle nous informa qu'elle allait déjà mieux et serait de retour auprès de nous dès le lendemain. Quand nous vîmes la chercher, nous ne la trouvâmes pas. On communiqua quelque chose à ma mère et nous nous pressâmes de rentrer dans notre baraquement. Alors ma mère versa des larmes amères, elle pleura très longtemps et j'essayai de la consoler. Je lui assurai que nous retrouverions sa mère, qu'elle ne pouvait simplement pas avoir disparu. Même la guerre terminée, je vécus dans l'espoir qu'elle réapparaîtrait quelque part.

Je fus amené à deux reprises dans le baraquement des malades. La première fois pour une infection au poignet qui avait formé une croûte purulente. La doctoresse française, qui avait seulement deux doigts à la main droite (le pouce et l'annulaire je crois), enleva la croûte sans que je ne ressentisse aucune douleur. La deuxième fois, j'étais atteint d'une forte fièvre. Quand nous entrâmes dans le baraquement, une jeune fille se tenait appuyée contre le mur. Elle était fiévreuse, avait les lèvres pâles, gardait les yeux fermés et souffrait visiblement beaucoup. A ses pieds s'était formée une flaque. La doctoresse française pensa que je devais rester quelques jours. Je criai alors si horriblement qu'encore maintenant j'entends ma voix d'autrefois. Après cela, la doctoresse donna des médicaments à ma mère, nous rentrâmes et je fus guéri en l'espace de deux jours.

Avant Noël 1944, une femme de notre bloc donna naissance à un enfant. Comme Noël approchait, les membres des autorités, dont faisaient

partie des Polonaises chrétiennes, décidèrent d'organiser une fête. Ils montèrent un arbre de Noël dans un baraquement proche, prirent le nouveau-né hors de notre baraquement, le déguisèrent en Jésus-Christ, et invitèrent tous les enfants des baraquements à fêter. Nous y allâmes, et seulement la mère de Katka, dont le lit se situait en dessous du nôtre et qui était méfiante, ne laissa pas sa fille y aller. Elle voyait derrière cette fête une combine des SS visant à rassembler les enfants. On chanta et les Chrétiens prièrent. Chacun reçut des morceaux de sucre emballés dans une serviette. La mère de Katka réclama plus tard que nous partagions nos sucreries avec sa fille. Je n'en avais pas envie et hésitai longtemps. Ma mère me laissa prendre la décision, et je ne me souviens plus comment j'ai tranché. Je crois ne lui avoir rien donné. Le nouveau-né mourut quelque temps après.

Je jouais fréquemment avec Egon Holländer. Il portait ce même bonnet brun tricoté qu'il portait dans la cour de la Gestapo de Spisska Nova Ves. Il était courageux. Il m'incita de passer entre les blocs dédiés aux maladies infectieuses dont l'entrée était interdite. Nous nous approchâmes de ces blocs par derrière et nous nous retrouvâmes soudain au milieu. Egon donna l'ordre de courir et nous sprintâmes parmi les blocs. Les gardiennes, qui étaient des Hongroises avec des ceintures de cuir, jurèrent et nous poursuivirent brièvement, mais ne nous attrapèrent pas. Egon m'entraîna tout de suite à répéter l'affaire, de nouveau avec succès.

Les détenus d'un baraquement voisin avaient probablement une autre classification que nous, car ils apparurent en habits bleus à l'appel. Ils chantèrent après l'arrivée sur la place d'appel. Si ce ne fut le cas que cette fois ou plusieurs fois, je ne sais plus, et non plus ce qu'ils chantèrent. Le visage d'une femme m'est encore présent, elle avait des cheveux raides et blonds et un visage clair et allongé.

Parfois, nous rencontrâmes des gens qui avaient reçu des paquets arrivés avec la Croix-Rouge. Nous les regardions jalousement et ils en cachaient vite le contenu, car ils se sentaient mal à l'aise devant nos regards. Au moins deux fois encore nous connûmes l'arrivée de nouveaux trans-

ports. Les gens furent pourchassés le long de notre baraquement. Ils avaient encore leurs possessions avec eux. Nous leurs criâmes qu'ils devaient nous jeter quelque chose, bientôt tout leur serait pris. Ils nous regardèrent d'un œil méfiant et de refus.

Après la mort de mes deux grands-mères, nous obtînmes un lit dans les étages du bas dans une autre chambre. Nous étions tête contre tête avec Egon et sa mère dans deux lits voisins. Ensuite il y eut un changement de SS responsable de notre baraque. La petite, rondelette et douce gardienne alla voir ma mère et lui demanda si elle me confierait à elle, car elle pensait que mes perspectives d'avenir seraient plus assurées à ses côtés. Ma mère refusa énergiquement. La nouvelle SS était une petite femme blonde et mince aux traits saillants. D'allure fringante, elle était toujours accompagnée de son chien-loup. Ses punitions étaient très brutales. En cas d'absence à l'appel, elle frappait les gens sur le crâne, avec la boucle de sa ceinture. Les mères de deux de mes amis avaient de profondes blessures à la tête à cause de cela.

Nous vîmes encore une fois la précédente SS par la fenêtre de la baraque, et nous l'appelâmes. Pour nous faire plaisir, à nous les enfants, elle marcha avec ses bottes sur les fuites du tuyau d'eau le long de la baraque pour que l'eau gicle en l'air. Elle passa lentement et sans un mot. L'après-midi, les enfants recevaient à chaque fois un tout petit peu de lait. La portion faisait à peu près un centimètre de hauteur dans la tasse métallique. J'attendais toujours que ma mère rentre du travail pour lui proposer un peu de lait. Elle refusait, et je buvais le lait. Un jour, je ne pus me retenir et bus le lait avant son retour. Elle me demanda si j'avais reçu le lait et je lui avouai que je l'avais déjà bu. Elle me jeta un bref regard.

Un jour d'hiver gris, il n'y eut pas d'appel et il nous fut même interdit de quitter les baraques. Les avions alliés volaient vers Berlin. Nous entendîmes les vagues d'avions durant toute la journée, mais aucun ne pouvait être vu à cause du brouillard d'altitude. Essayer de diminuer le nombre de poux était une occupation sans fin, nous en avions tous beaucoup. L'écrabouillement des poux entre les ongles des doigts était une activité quoti-

dienne. Je me souviens de deux jeunes femmes polonaises qui étaient sœurs. Leurs lits étaient en face des nôtres. Un jour, elles furent emmenées d'urgence à la sortie du camp. Cet ordre devait être lié à beaucoup d'espoir, car elles sautèrent de leurs lits et coururent. Elles coururent comme si elles avaient voulu sauter dans le dernier train qui se mettait en mouvement. Après un moment, une des deux sœurs revint en pleurant. Dépitée et désespérée, elle pleura toute l'après-midi.

Peu de temps avant de quitter Ravensbrück, on appela les handicapés et malades graves à sortir de notre baraque. Il y avait déjà quelques malades d'autres baraques qui attendaient là en rang. La dame avec le béret, que nous prenions tous pour une folle, ainsi que la dame penchée en avant avec le tabouret et le pull-over rouge étaient au premier rang. La première droite comme un «i», pendant que la «courbée» regardait autour d'elle. C'était un jour d'hiver ensoleillé et je les observais depuis la fenêtre. Ensuite, elles commencèrent selon leurs capacités à aller de l'avant. C'est seulement ces dernières années que j'appris que Ravensbrück n'était pas principalement un camp de travail pour les femmes, mais aussi un camp d'extermination. Il y avait une chambre à gaz. Les SS documentaient les noms des gens tués dans la chambre avec un symbole de camouflage. Malheureusement, je ne connaissais pas les noms des femmes citées ci-dessus et ne peux connaître leur sort. Rétrospectivement, je pense qu'au moment où je les perdis de vue, il ne leur restait que peu de temps à vivre.

4. DÉPART DE RAVENSBRÜCK

Notre départ fut très précipité. Les SS se ruèrent à l'intérieur de notre baraque et nous chassèrent à l'extérieur. Ils nous battaient avec des bâtons à travers les fenêtres et tapaient sur les couvertures. Je pense qu'en seulement quelques minutes, nous étions tous en rang devant les baraques et que nous nous mettions en marche. Nous quittâmes le camp par la grande porte et n'étions pas très éloignés lorsque quelque chose d'incroyable se

produisit. Le portail du camp des hommes s'ouvrit et des hommes en tenue de prisonnier en sortirent. Ils ne se trouvaient qu'à 150–200 mètres de nous. Les deux files restèrent immobiles et les hommes et les femmes s'appelèrent avec des noms en levant les bras pour se faire reconnaître. Tout cela était accompagné des cris furieux des SS. Les cortèges restèrent un petit moment comme figées. Ma mère reconnut mon père et fut heureuse de l'avoir vu. Je n'ai pas réussi à le reconnaître dans son habit de prisonnier et son bonnet.

Nous fûmes à nouveau placés dans des wagons destinés au bétail et prîmes la route. Je pense que nous avions légèrement plus de place cette fois et les portes n'étaient pas cadenassées. C'est pour cela qu'un SS était assis durant tout le trajet à l'entrée. Nous avions aussi de l'eau potable. J'ai encore cette circonstance en mémoire car j'étais assoiffé et j'en ai bu une énorme quantité. Ma mère m'observait avec un regard inquiet et me posait des questions, mais l'envie de boire était irrépressible.

Le voyage se poursuivit tout au long de la nuit. Tout à coup, en cours de route, le convoi fut survolé par des avions. Comme le survol aérien dura, le train resta à l'arrêt et le SS avait disparu de la porte. Les femmes avaient une grande peur et dirent de parler moins fort. Lorsque le survol fut terminé, le SS revint et le train se remit en route. Nous arrivâmes à Bergen et fûmes à nouveau placés en rang. Lorsqu'un groupe de soldats s'approcha de nous sur le quai, je reconnus le soldat qui m'avait montré le fusil dans la cuisine de l'appartement de fonction du professeur à Spisska Nova Ves. Je rendis aussitôt ma mère attentive à cela, ce qui l'énerva.

5. BERGEN-BELSEN

A Bergen-Belsen, nous fûmes continuellement transportés d'une baraque à une autre. Tout d'abord, ou plutôt entre-temps, nous nous douchâmes, et on désinfecta nos habits. Nous dansâmes nus sous la douche chaude. Madame Sari Friedmann, une amie de ma mère, réclama énergiquement

d'elle qu'elle détourne ma tête et mes yeux curieux d'elle et ainsi mes yeux observèrent d'autres femmes, qui ne furent pas gênées ou s'en accommodaient.

Tous devaient être présents à l'appel devant la première baraque, y compris les enfants. Cette baraque n'était pas meublée, il n'y avait aucun lit et nous devions dormir à même le sol, tels que nous étions. L'appel dura un moment, et lorsqu'on permit soudainement aux enfants de regagner la baraque, nous nous hâtâmes d'occuper une place pour nos mères. J'avais des douleurs au genou gauche qui disparurent après quelques pas, mais qui me firent perdre ma course avec les autres enfants. C'est pourquoi toutes les places situées aux bords de la pièce étaient déjà occupées lorsque j'arrivai. Personne ne se laissa apitoyer et je dus prendre une place au centre pour ma mère. Elle fut déçue, mais je me retins de lui parler de ma douleur au genou. Avoir sa place au centre signifiait être piétinés dans l'obscurité par ceux qui passaient à côté de nous durant la nuit et ne pas trouver le sommeil. Malheureusement, ce scénario se reproduisit le lendemain à cause de mon genou, à cause de quoi je perdis du temps au début de la «course». Nous fûmes ensuite déplacés; il se peut que la baraque suivante ait déjà été la «Hollandaise». Ma perception des événements se transformait avec le temps à cause de ma santé qui déclinait. Au début, nous nous retrouvions avec les autres enfants dans un hall pour jouer. La pièce avec les lits n'était pas encore notre seul espace de vie. Il me semble vraisemblable que ce fût la dernière baraque de notre captivité, car je me souviens de la position des latrines, que je pouvais encore atteindre facilement. Plus tard, par contre, je ne réussis plus à faire de même, bien qu'elles n'aient pas été déplacées.

Parmi mes camarades de jeu, il y avait Irma Grosswirth, qui venait aussi de Presov. Elle, sa sœur et ses parents survécurent à la guerre. Les morts devinrent fréquentes. Une connaissance agonisait sur le sol du vestibule, respirait difficilement et irrégulièrement. À côté d'elle se trouvait agenouillée sa fille, déjà adulte qui était en larmes. La doctoresse Grosswirth, la mère d'Irma, écoutait avec l'oreille les battements de son

cœur à intervalles réguliers. Quand elle mourut, elle annonça la mort à sa fille, laquelle sombra dans de profonds sanglots.

Lorsque les jours printaniers plus chauds arrivèrent, nous nous faufilions devant la baraque et nous étendions sur le sol. En face de nous se trouvait la maison des morts. Des gens y traînaient des quatre coins du camp leurs proches ou connaissances vers cette maison, la plupart du temps enveloppés dans une couverture, mais aussi nus. Puis venait une voiture à chevaux et les cadavres y étaient jetés nus, jusqu'à qu'ils débordent de beaucoup de la voiture.

Lors d'un grand appel, la kapo juive, notre compatriote G. Z., étala de la viande. Les gens se jetèrent dessus et ma mère arriva à me procurer une saucisse. Je la cachai dans mon manteau et l'agrippai fortement. Plusieurs enfants gitans vire-voletaient autour de nous. Soudainement, je ne sentais plus rien dans ma main: la saucisse m'avait été volée.

De plus en plus fréquemment, je restais dans la chambre à proximité du lit, je souffrais d'une forte diarrhée. Nous n'avions depuis longtemps plus rien reçu à manger, la seule nourriture était des betteraves à sucre volées dans le champ. Elles me répugnaient, mais Sari Friedmann savait les préparer de différentes manières. Une fois elle me dupa avec une tarte et une autre fois elle me força à manger de la bouillie. Peut-être que les betteraves à sucre ont empiré ma diarrhée, mais elles étaient la seule source de nourriture. Non seulement je n'étais plus capable d'atteindre les latrines, mais je devais me soulager à côté de mon lit. Finalement, je ne pouvais même plus me lever. Mes selles n'étaient plus que de l'eau et Sari Friedmann devait sécher mes affaires au bord du lit. Sur l'étage supérieur de notre rangée de lit, une Ukrainienne avait accouché d'un enfant, lequel est rapidement décédé. Elle me frappa, fâchée, avec des draps et me maudit.

Notre attention fut attirée sur le fait que les enfants hollandais qui se trouvaient au fond de la baraque recevaient des rations de lait de la part de la Croix-Rouge. La table de partage du lait se trouvait dans le corridor en commun avec la partie hollandaise. C'était Madame Lefkovits – elle

«habitait» avec Ivan, son fils et mon ami, un lit voisin – qui m'incita de me placer aussi dans la queue pour la ration de lait. Je dois avouer que je le fis avec de la crainte, mais Luba, la distributrice, ne me regarda que brièvement – peut-être qu'elle s'arrêta quelques secondes – et me versa du lait dans un gobelet. Je reçus ensuite du lait quotidiennement.

Avec moi couchaient dans le même lit ma mère et Sari Friedmann. Nous ne couchions pas trop confortablement, parce que nous avions de moins en moins de lattes sous nous. Certaines personnes volaient même durant ma présence des lattes, sur lesquelles nous étions couchés. Je pense, qu'à la fin, chacun d'entre nous ne couchait que sur une seule latte.

Ma mère allait mal, elle était très maigre et était même devenue petite. Elle se mouvait aussi plus lentement. Quelques mois plus tard, en Suède, lorsqu'une jeune fille polonaise un peu plus âgée me demanda ce qui c'était passé avec ma sœur, et que je lui expliquai que c'était ma mère, elle en fut très effrayée. Lorsque ma mère s'asseyait sur le lit, sa tête oscillait à chaque battement de cœur. J'essayais, en posant mes mains sur la tête, d'atténuer le mouvement. Ce symptôme s'appelle le signe de Musset et survenait à cause de l'insuffisance de la valvule aortique. Pendant que j'étais aux études, le docteur Grosswirth me certifia ce diagnostic, et me raconta aussi, que pour ma mère, elle avait été chercher du Sympatol, un stimulant pour le cœur, chez la kapo juive-slovaque, G. Z. Elle avait essayé de l'utiliser, sans résultat.

Sur l'arrivée des Britanniques, je peux à peine témoigner. Je pense que la plupart des gens étaient trop affaiblis, des milliers étaient dans un état moribond. Peu de temps après, des boîtes de conserves apparurent dans les baraques. Cela dura quelques jours jusqu'à que les baraques furent vidées une à une. Lorsque ce fut le tour de notre baraque, Friedmann Sari se trouva devant moi dans la file. Chacun devait se mettre nu, laisser ses biens au sol et aller à la sortie. De nouveau, ma mère dut faire attention à ce que je détourne ma tête de la nudité de ma voisine de lit. Lorsque j'arrivai dans la file, je fus arrosé à la sortie par un seau d'eau. Puis j'allais chez

un médecin qui était enveloppé jusqu'au visage d'un habit vert. Il regarda l'état de ma gorge, me contrôla globalement et je fus porté dans une ambulance. Nous arrivâmes à la station de désinfection, ou plutôt de triage. Nous fûmes soigneusement lavés et un peu examinés. Ma mère était couchée sur la table d'à-côté, nous nous regardâmes, son regard fut réconfortant. Je la perdis de vue un instant et, le temps que je me retourne, elle était partie. Je l'appelai alors à haute voix mais elle n'était nulle part visible, ni trouvable. Un soldat anglais me prit par ses bras et m'emmena voir les civières occupées et prêtes au transport. Mais elle n'était sur aucune d'elles. Sur une des civières se trouvait Ivan Lefkovits et sa mère. Ils n'avaient pas vu ma mère non plus. Elle n'était pas non plus dans l'ambulance. On l'avait sûrement évacuée.

6. AU CAMP DE BERGEN-BELSEN LIBÉRÉ

J'entrai tout d'abord dans une grande pièce avec d'autres malades. Pour la première visite, un médecin allemand en uniforme militaire entra dans la chambre. Il me semble me souvenir que son uniforme portait une croix de fer. Il écouta mon cœur avec un stéthoscope en bois d'un air sérieux, puis passa au lit suivant. Peu de temps après, je fus amené dans une chambre claire dans laquelle se trouvaient Egon Holländer à ma gauche, et une femme squelettique d'une quarantaine d'années – elle pouvait aussi être plus âgée ou plus jeune – à ma droite. Pour la première fois de ma vie, je pus manger des toasts anglais. Nous étions, je crois, des pensionnaires plutôt calmes.

Un matin se produisit une horrible fusillade sous nos fenêtres. De toute la guerre, je n'avais rien entendu de semblable; cela n'aurait pas été pire au milieu de l'action, sur le front. Egon se cacha sous le lit. J'étais trop faible pour me lever et restai donc couché. La femme à ma droite fit quelques vains mouvements défensifs. Soudain, un prisonnier de guerre – un soldat hongrois – entra dans la chambre et nous informa que la guerre était finie, que les soldats devaient probablement faire la fête.

Peu après, nous passâmes sous la protection du docteur Collis, un pédiatre irlandais qui avait transformé un long bâtiment de plain-pied situé en dehors du camp en clinique. Il avait une voix sonore et rassurante. Il m'appela «Sigismund» et répéta mon nom. Je me souviens de son examen; il testa les réflexes de mes genoux et à la pesée j'appris que je faisais 10 kilogrammes. Pour la première fois on fit une radiographie de mes poumons. Le docteur Collis faisait partie des quelques médecins rencontrés dans ma vie dont je n'ai pas eu peur. J'ai appris par une petite infirmière anglaise, mince et souriante, que je retrouvai plus tard dans la littérature sous le nom de «sparrow» (moineau), quelques mots d'anglais. J'essayais tant bien que mal de garder le thermomètre sous la langue.

J'étais logé dans une chambre avec une jeune fille hollandaise. Elle était en bien meilleur état que moi et un jeune compatriote venait la chercher régulièrement. Elle se préparait soigneusement devant un petit miroir et, avant de partir, plaçait avec coquetterie la main à côté du visage en esquissant une grimace maniérée.

Avec le temps je pouvais de nouveau me lever et marcher, mais pas seulement cela; je me sentais léger et avais l'impression de pouvoir voler. Je m'élançais en direction du lit, sautais, volais, et atterrissais à plat-ventre sur le lit. Je recommençais, enchanté.

Madame Sari Friedmann me rendait visite durant ces jours. Je lui demandais toujours comment allait ma mère. Elle me répondait qu'elle allait bien. La réponse était quelque peu courte. Trop courte. Les fenêtres de notre chambre donnaient sur le camp de concentration, que l'on voyait au loin. Un jour, un gros nuage noir s'éleva au-dessus du camp; on l'avait incendié.

Je changeai encore de chambre et retrouvai ma cousine Marika et sa mère Ella. Tante Rosa, qui avait logé chez nous à Presov quelques mois pendant la guerre, était sa grand-mère. Après quelques semaines, Marika et sa mère rentrèrent en Tchécoslovaquie. Elle vit aujourd'hui en Israël, est mariée et a deux enfants et des petits-enfants.

On avait construit, sur le pré devant les bâtiments de l'hôpital, deux tentes de tailles différentes. Il y avait environ vingt places pour les enfants dans la plus grande. Je fus attribué à la plus petite, dans laquelle nous étions entre sept à huit enfants, et parmi eux de nouveau Egon Holländer. Les journées étaient ensoleillées et une jeune Italienne, autre résidente d'un camp de concentration, avec des cheveux courts, qui n'avaient pas eu le temps de repousser, nous racontait l'Italie. Parfois, elle nous chantait une chanson. Pour la «remercier», nous lui lancions: «Italiano Maccaroni»; mais je ne sais d'où nous venaient ces quelques mots. Peut-être qu'elle nous avait raconté les habitudes alimentaires italiennes et j'espère que ça ne la blessait pas.

Des infirmières, je me souviens de Han, future femme du docteur Collis, et d'Annie Bonsel, dont j'ai demandé le nom plus tard à Carola May Cronstedt, l'infirmière supérieure du foyer suédois. Bonsel était une grande femme avec des lunettes, elle était comme Han une Hollandaise. Je me souviens de la façon dont Bonsel repoussa doucement l'intestin d'un petit enfant qui avait eu une diarrhée persistante due à un problème intestinal. Une autre infirmière était «sparrow», déjà évoquée.

Les infirmières portaient des uniformes verts, Han avait une belle chevelure blonde, et je remarquais souvent comment elle accompagnait le docteur Collis. Il y avait encore deux autres médecins qui travaillaient à l'hôpital. Le premier était un grand Anglais avec un visage rond, qui portait toujours sa casquette d'officier de biais, contrairement au docteur Collis, qui la portait droite. Le deuxième était un petit Français, qui se déplaçait vite et portait un uniforme bleu et un béret. Les enfants de la tente voisine étaient un peu plus grands que nous, certains étaient en meilleure forme et jouaient aux alentours. Quelques-uns parmi eux avaient même chipé des objets militaires et se pavanaient en casque (britannique!). Un jour, ils firent s'effondrer la tente. Heureusement, les militaires arrivèrent rapidement sur place et la redressèrent immédiatement.

Le 15 août 1945, il y eut une nouvelle fusillade, cette fois-ci plus éloignée: la guerre avec le Japon était terminée. Du défilé de l'armée, je ne vis que quelques véhicules au loin.

7. TRAVERSÉE

Ce même mois, nous apprîmes que nous, enfants, serions conduits en Suède. On nous amena à la gare, puis nous fûmes chargés dans un train sanitaire avec des couchettes. Le train me rappelait chacun des trains que j'avais vu à Presov depuis le pont, ces trains chargés de soldats blessés. Nous fûmes accompagnés de médecins et d'infirmières. Tout au long du chemin de fer travaillaient des soldats allemands emprisonnés, que nous insultâmes sans interruption.

Notre colère était irrépressible. Les enfants polonais chantèrent une chanson sur une mélodie allemande en vogue, «Rosamunde» dont je me souviens d'une strophe: «Cholera, Pierune, po polsku nerozumie, i tylko po nemiecku, cholera, Pierune», ce qui signifiait à peu près «Tu devrais attraper le choléra, le diable devrait t'emporter, tu ne comprends pas un mot de polonais, seulement ce satané allemand». Le voyage continua durant la nuit. Nous traversâmes des territoires allemands bombardés et dans les champs et les forêts, on voyait la marque des destructions de la guerre: véhicules, tanks et un parfois un avion. Nous arrivâmes à Lübeck, le train s'arrêta en face du port et de notre bateau, et nous fûmes transportés par des soldats sur le bateau. On me mit dans une cabine avec Vera Ferderber.

Ce furent deux jours ensoleillés et nous nous tenions sur le pont. Et je pensais que parmi tous les enfants, qui étaient en majorité plus âgés que nous, les Polonais étaient largement les plus nombreux. Nous entendîmes des chansons polonaises comme «Chlopak co plywa jak morska ryba, odwazne patrzy v dal», traduit en «Le jeune qui nage comme un poisson dans l'eau regarde courageusement au loin». Un groupe de navires de guerre américains, je crois qu'il y en avait six, se dirigea vers nous puis nous

dépassa en direction de la côte allemande. Quelques marins nous saluèrent à grands gestes. Lorsque nous nous approchâmes de la côte danoise, un plus petit bateau avec une cabine apparut sur les vagues hautes. Deux hommes en uniforme élégant (probablement des officiers de la marine danoise) se tenaient debout à l'avant. Accroché à un long mât flottait le drapeau, qui plus tard devint celui de l'Etat d'Israël. Le bateau tourna autour de notre bateau deux, trois fois, avant de s'éloigner à nouveau en direction de la côte. Un cri de joie indescriptible fut émis par les enfants. L'enthousiasme des enfants, en particulier des enfants polonais, ne put être réprimé.

Il y eut, lors du deuxième jour de notre voyage, une alarme et les bateaux de sauvetage furent descendus dans l'eau. Nous étions silencieusement assis sur le pont, derrière moi Bonsel, un petit enfant dans les bras et le regard concentré. Ensuite, l'alarme fut levée; il avait été possible de désamorcer la mine qui flottait près du bateau. Le même soir, nous entrâmes dans Malmö. Je pense qu'une partie du personnel du pavillon Celsius vint à notre rencontre au port. J'ai l'impression que c'était là où la petite et grosse cuisinière au nez retroussé nous dit haut et fort qu'il y avait du poisson pour le souper. J'étais impressionné par la manière dont elle laissait couler le mot «Fisk» de sa bouche.

8. MALMÖ

Le pavillon Celsius était un vieux bâtiment de planches de bois entouré d'un jardin. Je me retrouvai dans une chambre avec Peter R., un garçon polonais de mon âge. Sa mère était juive et était morte à Bergen-Belsen. Son père, un chrétien, avait été vu pour la dernière fois en 1944 dans une prison à Varsovie. Peter avait reçu une éducation chrétienne.

La plupart des infirmières du pavillon étaient polonaises, auparavant pensionnaires de camps de concentration, lesquelles n'étaient pour la plupart pas de confession juive. Parmi les Juives se trouvait une infirmière nommée Lola Finkielman. L'infirmière supérieure suédoise se tordait de

rire lorsque je disais «hei» avec mon accent slovaque grossier (ce qui a comme signification une salutation amicale en suédois). J'ai aussi d'autres bons souvenirs d'infirmières suédoises.

Notre docteur était le docteur Elmqvist. J'avais des difficultés avec la nourriture, que je n'aimais la plupart du temps pas. J'aimais beaucoup la viande, bien qu'elle soit sucrée. Mais je refusais le poisson le plus souvent servi, qui d'après mes critères actuels étaient certainement excellemment préparés, et refusai les desserts. Je me rappelle comment May était assise au bord de mon lit avec une cuillère pleine de pudding au chocolat et attendait que j'ouvre ma bouche, mais c'était peine perdue. Comme j'étais malade et ne prenais pas de poids, le docteur Elmqvist me demanda ce que j'aurais aimé manger, car la cuisine était d'accord de me préparer un plat pour moi. Je ne savais pas quoi dire, mais dans ma fantaisie je voyais des boulettes de viande rôties, peut-être aussi des cuisses de poulet panées. Je demandais un temps de réflexion, pour me faire conseiller par mes amis polonais, qui penchaient plutôt pour du poulet. Le lendemain, un poulet entier recouvert de sa peau hideuse était posé dans mon assiette avec les cuisses dressées vers le haut. Cela me dégoutait. Mes amis m'observèrent brièvement et me proposèrent de m'aider. Je ne pouvais rien demander de plus à cet instant; ils ont mangé le poulet jusqu'aux os. Les infirmières remarquèrent que je ne l'avais pas mangé tout seul mais étaient tout de même satisfaites.

Notre chambre était à côté d'une salle de bain dans laquelle les infirmières prenaient leur bain. La plupart d'entre elles prenaient leur bain à deux. Le trou de la serrure était assez grand pour les observer. Nous regardions tour à tour dans la serrure mais j'avais peur d'être surpris, ce qui finit par arriver. Une infirmière polonaise apparut dans le couloir mais elle me sourit particulièrement amicalement.

Peter était d'habitude un bon camarade de jeu. Malgré ses expériences dans les camps de concentration, son regard s'assombrit et il me dit: «Toi Juif». Il s'arrêta brièvement, m'observa, de manière inquisitrice, mais bientôt nous continuâmes à jouer. Je ne suis plus sûr si cela s'est reproduit plus

d'une fois. Il croyait que la Terre était peuplée d'anges. Une fois, il laissa une voiture mécanique rouler vers moi à travers le corridor. A cet instant, une personne apparut au milieu de la trajectoire de la voiture, la voiture l'évita et continua son trajet vers moi. Il était persuadé qu'un ange l'avait conduit.

Après, j'habitais avec Peter dans une autre chambre au milieu du couloir. A cette époque, une infirmière suédoise que j'aimais particulièrement bien, prit congé de nous. Quelques jours plus tard, un paquet de sa part, portant mon nom, arriva. Il était plein de sifflets (appeaux) en céramique bleue, qui reproduisent le bruit des oiseaux. Tout d'abord, je crus qu'ils m'étaient tous destinés, alors même qu'ils étaient tous pareils. J'appris cependant que je devais les distribuer aux enfants. Il ne m'en resta qu'un.

C'était l'automne et May nous emmena faire une promenade à travers Malmö. Elle portait un uniforme bleu, ainsi qu'une casquette de matelot. Je pouvais encore cacher mes douleurs aux genoux, car après quelques pas au démarrage, je pouvais marcher correctement. Nous avons pris un très joli tramway vert, et nous visitâmes un grand magasin où pour la première fois de ma vie, je pris un escalator et nous mangeâmes aussi là-bas. Nous allâmes dans un cirque et vîmes apparaître des tigres dans un numéro. Lorsque les tigres feulèrent, je tressaillis. Je pense que cela devait être Motek F., qui s'est moqué de moi et de ma peur. J'essayais de le convaincre en vain que je n'avais pas eu peur du tout.

Le matin du 13 décembre, nous nous réveillâmes à cause d'un joli chant. Des filles en longs habits blancs arrivèrent en masse, rangées en ligne devant nos chambres avec des bougies à la main jusqu'à ce qu'elles rencontrent à la fin du couloir des enfants chrétiens. Plus tard, elles repartirent en chantant. C'était le jour de la Sainte-Lucie.

Lors d'une visite, l'infirmière rendit attentif le docteur Elmqvist de mon anniversaire. Il m'offrit une couronne suédoise. L'après-midi, j'allai avec Peter faire des achats dans un magasin proche. Je reçus une grande plaque de chocolat, une bouteille de limonade et plusieurs pommes.

Lorsque j'expliquai cela brièvement à May, elle rigola chaleureusement; elle avait oublié la valeur à cette époque de la couronne suédoise. C'était aussi May, qui s'était déguisée en Saint-Jules pour Noël, elle le faisait avec grand plaisir sérieux. La chambre était décorée, il y avait un arbre avec un drapeau suédois, et nous avons reçu des cadeaux. May paraissait imposante et encore plus grande que normalement dans le déguisement de Saint-Jules.

Ma proche confidente devint Lola, je tenais beaucoup à elle et elle aussi me prenait au sérieux. Peu avant le déménagement à Welanderhemmet nous arrivâmes dans une grande chambre avec plusieurs lits, elle remarqua que mon genou gauche me faisait mal. Je me suis fait tout de suite examiner dans la clinique orthopédique et on m'a plâtré.

Welanderhemmet avait un grand jardin, les enfants pouvaient courir loin à la ronde. J'étais assis dans une chaise et je les enviais. Certains enfants avaient des parents, en fait la plupart juste des mères, qui vivaient dans un autre endroit de la ville. Ils pouvaient consacrer un temps illimité à leurs enfants. L'ambiance était souvent décontractée. La chambre dans laquelle nous habitions était grande et il y avait beaucoup de lits. J'étais de nouveau avec Egon Holländer, qui était aussi vif que lorsque nous nous sommes rencontrés. Son lit était au milieu, j'étais couché près de la fenêtre, et entre nous était couché Vera P., une fille plus jeune. Nous la chicanions un petit peu, mais elle pouvait devenir très entêtée, et quand elle en avait assez de nous, elle disait qu'elle allait déménager. Sa mère était aussi à Malmö. Vera devint plus tard médecin en Tchécoslovaquie.

Nous collectionnions tous les timbres-poste et nous constituâmes des albums. Le frère de May, Carl Ulof, qui faisait son service militaire dans la région, nous rendait souvent visite. Il jouait avec nous et il regardait avec plaisir notre collection de timbres. Il prenait une position confortable semi-couchée pour la feuilleter. Lorsqu'il aperçut des timbres d'Adolf Hitler, il tourna vite la page et dit qu'il ne voulait pas voir cet homme.

Tibor Miko se tenait à l'autre extrémité de la pièce. Une relation étroite se créa pour la vie entre May et lui. Plus tard, Tibor a occupé une fonction dirigeante dans une entreprise de textile en Tchécoslovaquie. Paul Schlisser, un Hongrois, logeait en face de moi. Il était avec sa sœur Ilona à Welanderhemmet; elle logeait cependant dans une autre chambre. Le lit de Laszlo Gruber était à côté d'Egon. Celui-ci présentait une particularité; dès qu'il se réjouissait de quelque chose, Laszlo étirait ses bras vers l'arrière, son corps se tendait, son visage devenait raide et il restait ainsi pendant quelques instants, jusqu'au moment où il se relâchait. De temps en temps des médecins du monde entier, curieux à notre sujet, nous rendaient visite. Un médecin américain âgé a analysé Laszlo pendant plus d'une heure, puis leva les bras au ciel, car il n'avait rien trouvé. Dans notre chambre il y avait aussi Motek Feiner, avec qui je m'étais lié. Il aurait été adopté par le propriétaire de la brasserie Tuborg au Danemark, mais a rompu tout contact avec nous. Motek Smolovic est officiellement devenu détenteur de la nationalité suédoise.

Dans la chambre encore, il y avait Tibor Molnar, qui avait une petite sœur Susi. Les deux ont été adoptés par la famille Samuels à Dublin. Quant à Edit et Zoltan Zinn, que je connaissais bien même s'ils n'étaient pas dans la même chambre, ils ont été adoptés par le docteur Collis à Dublin.

Avant de quitter Malmö, nous sommes tous allés faire une séance photo. La photo avec Edit en arrière-plan, Zoltan dans les bras de May et moi sur les genoux de Lola est paru dans plusieurs publications.

Vera Ferderber était aussi avec nous. Et je me souviens aussi de Tibor Herrman et Lea Drinner, des adolescents qui vivaient de leur côté, mais qui faisaient aussi preuve de solidarité envers nous. Je ne connais plus le nom de la fille polonaise un peu plus âgée qui se préoccupa du destin de ma mère et qui la prit pour ma grande sœur. Elle logeait dans notre chambre, sur le lit qui était à droite de la porte. Sa mère était enseignante, et pour que nous n'oublions pas comment lire et écrire elle nous donna quelques leçons. Parce qu'entre temps nous étions devenus un peu sau-

vages, elle essaya de nous inculquer quelques formules de politesse, en commençant par sa fille. Celle pour qui j'avais le plus d'admiration était hongroise, elle s'appelait Agi Horowitz. Elle avait à peu près mon âge, des cheveux bruns courts, un long cou et des yeux curieux et foncés. Je tournais toujours la tête vers elle. May avait confirmé cette attirance quelques dizaines d'années plus tard. Je ne sais rien du destin d'Agi. Il y avait encore d'autres personnes, que je vois dans mon souvenir, dont je ne me souviens pas du nom.

Un jour, peut-être un jour de fête, les mères présentes sont passées à l'action et ont cuisiné des tresses sans sucre. Elle avait invité le directeur de Welanderhemmet. Je me souviens de lui, de sa façon de se tenir au milieu de la pièce, de mordre dans la tresse et l'expression surprise son visage. Il fit l'éloge des tresses. En fin d'après-midi un avion survola chaque fois notre home. May sauta de joie et une heure plus tard un grand pilote blond arriva, bavarda gaiement avec nous, et vint chercher May.

Une nuit j'ai rêvé que je recevais une lettre d'Amérique. Le timbre bleu à l'effigie du président m'était connu à cause de ma grand-mère Rosa, qui m'avait conservé des lettres. Le jour d'après, la lettre est arrivée. C'était mon oncle Grossbard qui prenait de mes nouvelles. May m'a remis la lettre il y a quelques années, elle est en ma possession. Quelques années plus tard, principalement suite à l'apprentissage de ma profession, j'ai douté de la coïncidence entre mon rêve et l'arrivée de la lettre.

Plusieurs jours étaient passés, quand j'ai reçu une lettre envoyée depuis la Slovaquie. Leo Arje et sa femme Paula, la sœur de ma grand-mère Serena, me l'envoyaient. Ils me proposaient de me prendre chez eux. Leur fille Katka n'était pas citée dans leur lettre ce qui me laissait penser qu'elle n'avait pas survécu à la guerre. Dans ma réponse je demandais expressément de ses nouvelles. Mais dans la lettre suivante elle était de nouveau à peine mentionnée et c'était alors devenu certain pour moi.

Peu après, Zoltan Mandl, le mari de Katka, m'écrivit également qu'il allait mettre en route des démarches pour mon retour. Je ne sais plus au sujet de qui je posais des questions dans mes lettres, mais d'après les consi-



A Malmö: Lola Finkielman, infirmière polonaise, moi, Edit Zinn-Collis, Zoltan Zinn-Collis, et l'infirmière-chef suédoise Carola May Cronstedt (à l'époque Lindgren).

dérations des réponses, je sus exactement qui n'avait pas survécu à la guerre.

Nos rangées à Welanderhemmet commençaient à s'éclaircir, Motek Feiner avait pris congé. L'image de son père adoptif, un petit homme rond, avec des bretelles, est restée dans ma mémoire. Un des partants décrit dans une longue lettre le voyage de Malmö à Stockholm, où il fut très impressionné par environ dix tunnels sur le trajet.

9. RETOUR EN TCHÉCOSLOVAQUIE

En juin 1946, un jour avant mon départ, une très jolie jeune dame tchèque, avec de longs cheveux bruns apparut dans le home et s'est assise

près de moi sur le lit. Elle se présenta et m'expliqua qu'elle m'accompagnerait lors du retour. Elle retourna à Stockholm, et je la suivis le lendemain avec Lola dans le train de nuit.

L'équipement du wagon de nuit me parut très généreux. Nous avons dormi dans un hôtel, où mon accompagnante était également logée. Le lendemain, Lola m'accompagna à l'aéroport, où j'ai pris congé d'elle. Ma nouvelle accompagnante prit en charge ma protection.

Depuis 1970 j'ai visité plusieurs fois Stockholm. Naturellement j'allais voir ce bâtiment rond à proximité du port, où j'avais pris le bus de l'aéroport en 1946. Ces dernières années, j'ai eu des difficultés à retrouver le bâtiment, car il y avait une grande activité de construction. Le bâtiment ne servait depuis longtemps plus à la société d'aviation et un bâtiment similaire avait un étage de plus. J'avais l'impression que ça n'était pas comme dans ma mémoire.

Nous avons décollé au milieu de l'après-midi de Stockholm. Nous sommes restés peut-être juste deux heures dans les airs, lorsque soudain apparurent à proximité de petits avions. Ils volaient au-dessus et en dessous de notre avion, leurs mouvements étaient remarquables et ils changeaient toujours et encore de côté. Un instant, un avion vola tout près de notre aile droite, et j'avais l'impression que je pouvais directement regarder le pilote, son visage tourné vers nous, dans les yeux. Ensuite vint l'annonce, que nous allions atterrir. Lorsque nous étions sur le sol, nous avons vu de nombreux soldats en uniformes verts; c'étaient des Russes. Après avoir quitté l'avion, nous avons appris qu'un jour auparavant, des avions américains avaient survolé la base aérienne russe de Poznan, en Pologne, et qu'ils l'avaient photographiée.

Le survol de notre avion n'avait pas été annoncé. Nous avons alors été conduits par un officier russe dans des véhicules de transport militaire. Après la pluie, de grosses flaques s'étaient formées sur le sol. Ce même officier en bottes nous mena directement au milieu d'une de ces flaques, mais à sa grande déception, tous les passagers de l'avion contournèrent largement celle-ci.

OSCAR GROSSBARD.
New-York 25
508 West End Ave 2c

P. P.

Jochens bejaktare ich. Sines sine Kinders Namen
Lolipa Baumöhl den 9-10 Jahre aus
Peters (Eperias) in der Olovadel in Johann
Jewahrasam die, bejaktare soll.
Der Mitter des Kindes Martha Baumöhl soll an
Peters in der Vater Henryk Baumöhl an Luchopfung
ebenso die Grossmutter Rosa Baumöhl (Anfängerin)
Ich hoffe das der Kitz die ausgehelt von der
Allerten nicht transportfähig bejaktare rinde
das bei Jenes die bejaktare soll, Luchim ge.
dalle ich mit der ebene jötter als Prägung
mit billen mit der Luchim? Des neuen verweis,
den Kindes augen zu wollen ein Affenluch

Lettre de mon grand-oncle
Grossbard aux autorités
suédoises.

mitzubekommen was für Zwecke zu sein möglich
ist.

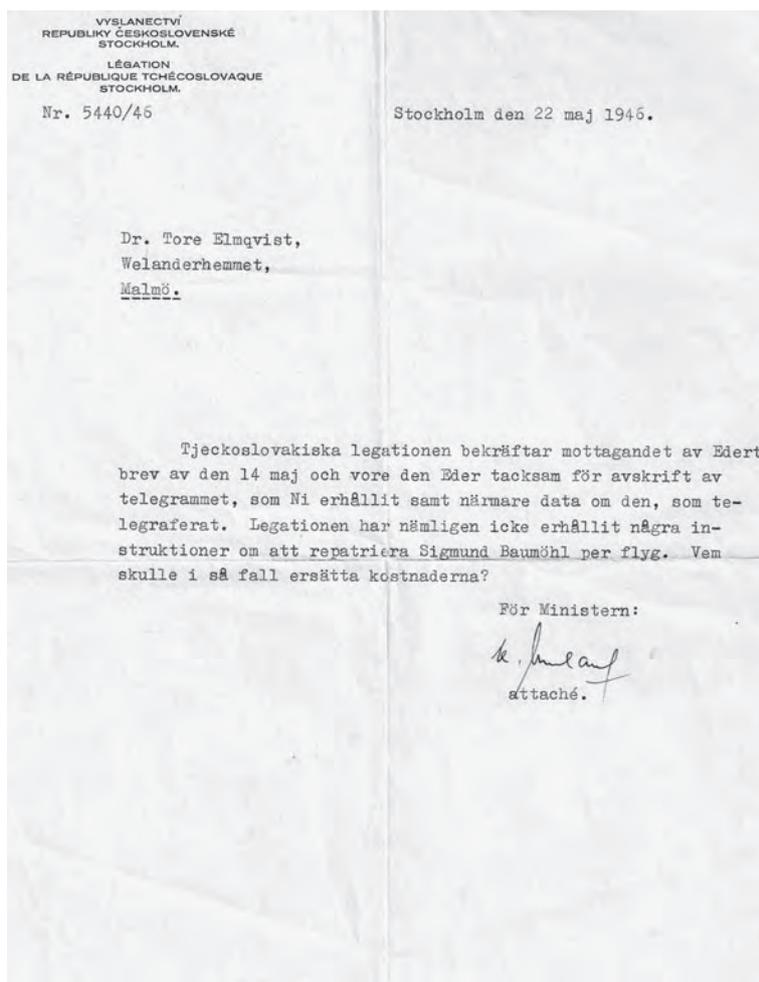
Das bei der Grossmutter des Kindes ein Prägung aus
Mein Gesicht zu kommen.

Mit Jochimigen Dams Jins Ihre Kitz, aug.
sine ich mit

Jochimigen
Olov Grossbard

Denman 17. 1945

1. 1. 1945



Correspondance de l'ambassade de Tchécoslovaquie avec le médecin du foyer, le docteur T. Elmqvist.

Entre-temps, le soir était tombé. Nous avons alors été emmenés par les véhicules militaires à travers Poznan vers une résidence pour la nuit. Ce que je décris dans les quelques prochaines phrases, je l'ai aussi raconté fréquemment à mes amis, mais je l'ai aussi lu dans le livre d'un écrivain connu. Nous avons été conduits à travers la ville, qui n'était plus que ruines des deux côtés. Au milieu de la grande rue, un train passait et sur la ville s'étalait un léger brouillard. L'éclairage jaune de la rue était faible. Les gens montaient et descendaient du train, sans qu'il soit possible d'entrevoir d'où ils venaient et où ils allaient.

Nous sommes arrivés à un camp de concentration, qui se trouvait aux abords de la ville aux baraques typiques (je ne connaissais encore rien au sujet de Poznan). Une chambre double nous a été attribuée à mon accompagnatrice et moi. Les draps des lits et la chambre nous paraissaient être propres. Mon accompagnatrice avait une très jolie chemise de nuit noire. Après une nuit paisible, elle m'a aidé, le matin, à me laver et à faire ma toilette. Tout à coup, on a découvert des puces dans nos lits. Même les pilotes nous ont confirmé en avoir découvert. Les puces provenaient des matelas de paille.

Tout à coup, une fanfare militaire joua et nous avons été emmenés à la cantine. On m'a donné du lait, du beurre et du pain noir, qui, je le pense encore aujourd'hui, était le meilleur que j'ai jamais mangé dans ma vie. Les pilotes russes voulaient boire des verres de schnaps (probablement de la vodka) avec nos pilotes, mais ceux-ci ont refusé. Avant le vol, j'étais assis au bord de la piste de décollage. Les avions de chasse russes décollaient et atterraient sans arrêt, ce que j'avais plaisir à regarder. Au moment de l'embarquement dans l'avion, nos pilotes m'ont proposé de m'asseoir à côté d'eux dans le cockpit. A leur surprise, et à celle de mon accompagnatrice, j'ai refusé l'offre, ce que j'ai beaucoup regretté plus tard. Une heure plus tard, nous avons atterri à Prague. A l'aéroport, mon accompagnatrice m'a remis aux personnes qui m'attendaient: Zoltan Mandl et son frère Feri.

Zoltan Mandl allait bientôt terminer ses études de médecine. J'ai habité deux jours chez lui et son frère, qui venait de temps en temps, soit

seulement pour une visite, soit pour m'emmener. On mangeait dans un restaurant typiquement pragois proche de la maison, dans lequel je fus porté. Durant le voyage jusqu'à Presov, en Slovaquie de l'Est, Feri et moi avons été accompagné par une jeune doctoresse, Eta Wein, qui avait survécu à Auschwitz. Elle est descendue aux alentours des Hautes Tatras, où elle travailla pendant quelques temps. Elle a émigré en Australie en 1948.

A Kysak, pas très loin de Presov, mon oncle Arje m'attendait. A la maison, j'ai été accueilli par sa femme Paula, la sœur de ma grand-mère Serena, son frère Michal et sa femme Aranka. J'ai été entouré de beaucoup d'amour. La maison est très vite devenue mon nouveau chez-moi. Ma famille n'en a pas cru ses oreilles d'entendre que je ne parlais pas slovaque, mais seulement du polonais mélangé avec du dialecte slovaque de l'est. Mon adaptation a été très rapide.

J'ai très vite été annoncé au sanatorium des enfants dans les Hautes Tatras, du fait de ce qui avait été découvert en Suède. Mon inflammation à la poitrine était en voie de guérison, mais la tuberculose avait cependant atteint mon genou gauche et requérait un traitement. Plusieurs semaines ont passé avant mon entrée au sanatorium. Pendant ce temps-là, plusieurs connaissances m'ont rendu visite. Madame «Goldköpfchen» (petite tête dorée) est venue et m'a tenu compagnie pendant tout un après-midi. Monsieur Tarcala, le menuisier de notre ferme, s'est montré très réjoui au sujet de mon retour et est également resté longtemps à mon chevet. Le père de mon camarade de classe décédé dans les camps de concentration, Miki Reisz, qui était proche de mon oncle, possédait une voiture et nous emmenait très souvent en balade dans la nature. Les hommes jouaient aux cartes dans les prés avec Zoltan, qui venait en vacances de Prague, et changeaient de lieu en fonction de la menace des nuages orageux.

Après quelques semaines, je suis finalement entré pour trois ans dans un sanatorium des enfants des Hautes Tatras. Un chapitre de ma vie s'est clos.



Avec Paula Arje, sœur de ma grand-mère Serena Sommer, et son mari Leo Arje.

PERSONNES ET DESTINS

Marta Baumöhl-Sommer, ma mère, née en 1913, est décédée en 1945, quelques jours après la libération de Bergen-Belsen. La doctoresse Elisabeth Grosswirth me raconta ceci: ma mère avait le typhus. Le soir elle demanda à Mme Grosswirth, qui était également patiente dans la même chambre, si une portion supplémentaire de riz pouvait lui nuire, car elle avait encore faim. Mme Grosswirth lui dit qu'elle pensait qu'elle pouvait le faire. Le matin, lorsque l'infirmière arriva pour prendre la température, elle trouva ma mère morte dans son lit.

Henrik Baumöhl, né en 1902. Mon père est décédé pendant la marche de la mort partant de Sachsenhausen. Le docteur Asher (Endre) Müller, oculiste à Haïfa, me raconta ceci. Pendant la marche, ils ont tous deux

mangé de l'herbe qu'ils ont, semblait-il, cuisiné. Mon père demanda au docteur Müller, combien de temps un homme peut survivre sans nourriture. Le jour suivant, le docteur Müller ne vit plus mon père dans la colonne de marche.

Hermine et Leopold Tydor, mes arrière-grands-parents du côté de ma mère. Ils étaient cachés au centre de la Slovaquie depuis 1944. Lors d'une razzia militaire allemande dans le village, alors que les soldats étaient déjà en train de partir, mon arrière-grand-mère ouvrit de façon précipitée la fenêtre d'un appartement situé au dernier étage. Un soldat allemand la remarqua et revint en arrière. Elle se fit arrêter avec son mari et tous deux ont été tués à Kremlicka. Les deux sont enterrés dans une fosse commune.

Bella Bloch, la sœur de mon père, et son époux le docteur Bloch, ainsi que leurs enfants Aniko et Jozzka ont été tués à Auschwitz en 1943.

La famille Aczel de Kosice. Madame Aczel, dont je ne me souviens plus du prénom, était la sœur du docteur Bloch. Quelque part sur sa commode, il y avait une photo de son fils. Pendant mes études, j'ai parfois visité cette famille. Ils me racontaient que le fils était ingénieur dans les mines d'uranium à Jachymov et qu'il serait décédé dans des conditions peu claires. Eux, les parents, pleuraient leur fils dans le silence, ils osaient à peine prononcer son nom. Quelques-uns parmi leurs proches, de ma génération, pensaient même qu'ils étaient un couple sans enfant. J'ai appris de deuxième main que leur fils avait été fusillé à la fin des années quarante ou au début des années cinquante.

Marika Barbash-Baumöhl était avec sa mère et seulement peu de temps avec moi dans Bergen-Belsen libéré, elle vit aujourd'hui en Israël avec son mari, ses deux filles avec leurs petits-enfants à Tel-Aviv.

Margrit Grünberger, la cousine de mon père, nous visita à la maison pendant le week-end depuis les camps de travail; elle était la fille de tante Rosa. Lors de la dispersion du camp fin 1944, elle fut fusillée.

Famille du docteur Neuwirth. Les parents et le fils Aladar sont décédés dans un camp de concentration. La femme d'Aladar, Ibi, survécut et

émigra en Israël. Elle fonda là-bas une famille et travailla en tant que pédiatre. Ma mère et elle étaient amies.

Eugen (Jenö) Arje mourût à Sachsenhausen. Sa fille, Madame Magda Stitny, me raconta les propos d'un témoin, qui affirmait que son père aurait dit, regardant le ciel rouge: «Sur la base de mon expérience de la Première Guerre mondiale, l'artillerie russe est éloignée d'une journée de marche de nous, mais je ne vais plus voir leur arrivée de mon vivant.» L'armée russe arriva le lendemain à Sachsenhausen.

Messieurs Ferderber et Keller sont morts dans le camp de concentration.

Le docteur Ernö Arje, mon pédiatre, est décédé à Auschwitz. Lorsque Loltan Madl le rencontra là-bas, il avait une grave infection de la bouche.

Leo Arje, sa femme Paula (la sœur de ma grand-mère Serena), et son frère Michal avec sa femme Aranka ainsi que trois enfants adultes, survécurent dans les villages autour de Banska Bystrica en cachette. Les paysans des villages agissaient sans crainte. J'aimerais raconter une de ces situations dramatiques. Dans une maison paysanne, dans laquelle des Juifs étaient cachés dans la cave, les forces allemandes installèrent provisoirement, pendant la révolte, la «Kommandatur». Les personnes dans la cave, plusieurs familles, n'avaient pas le droit d'utiliser des appareils électroniques ou même l'interrupteur pendant la présence des Allemands. Quand les soldats quittaient la maison, les paysans leur donnaient un signal avec l'interrupteur; ils pouvaient cuisiner et faire leurs besoins.

Il est arrivé ceci à mon ami Leo Arje: lors d'une razzia militaire dans son village, il avait tout juste eu le temps d'aller se réfugier dans le grenier et de se cacher sous un petit tas de paille. Un soldat allemand entra dans le grenier, passa une tige de métal à l'intérieur du tas de paille, toucha le corps de mon oncle, alla à la fenêtre et cria: «Il n'y a personne ici!».

Jolan, la sœur de ma grand-mère Serena, mourut avec sa sœur Marianne dans un camp de concentration. Elles vivaient auparavant dans un

endroit éloigné, Je ne sais rien au sujet de son mari. Mon seul souvenir d'eux datant de mon enfance, apparemment d'une visite à Presov.

Katka Mandl, née Arje, mourut à Auschwitz.

Le docteur Zoltan Mandl, le gendre de Leo Arje, survécut à Auschwitz et émigra en Israël en 1948 et de là-bas il alla aux Etats-Unis. Il était anesthésiste dans un hôpital à New-York. Il y fonda une famille. Je lui rendis de nombreuses fois visite. La dernière en Floride, où il s'y était retiré lors de sa retraite. Il mourut il y a quelques années. Je garde encore contact avec sa femme.

Ferdinand Mandl, frère de Zoltan Mandl, survécut à la guerre et émigra en Israël puis aux Etats-Unis. Il abandonna son métier de pelletier et vit actuellement à New-York, et est le détenteur d'un parking.

Madame Sari Friedmann émigra au Canada, où sa fille vivait, et elle mourut à Montréal.

Madame Elisabeth Sommer-Lefkovits vécut durant ses dernières années à Bettingen, près de Bâle, à proximité de son fils, le professeur Ivan Lefkovits. Nous entretenions une relation proche. Elle écrivit un témoignage important sur son vécu de la guerre et des camps de concentration.

Le professeur Ivan Lefkovits, un de mes proches amis, vit avec sa femme Hana à Bettingen, près de Bâle. Il occupe une chaire d'immunologie et il a un fils qui est marié et deux petits-enfants.

Ing. Egon Holländer, un de mes proches amis, vit avec sa femme Viky à Zürich. Il est chimiste, a deux filles et trois petits-enfants.

Monsieur Brül, mon professeur de l'école primaire, mourut dans un camp de concentration.

Friedrich Rajsky (auparavant Reisz), le père de ma défunte camarade d'école Miki, vivait à Kosice. Il était proche de mon oncle, et je me souviens aussi de lui lorsqu'il venait nous rendre visite dans la maison de mes parents. Après la guerre, il fut condamné par les communistes, dans un procès monté de toutes pièces, à une longue peine d'emprisonnement, mais fut plus tard réhabilité. Il revint en homme détruit chez lui et mourut relativement jeune. Il vivait avec son amie Maria Arje.

Maria Arje était la veuve d'Eugen Arje, mort dans un camp de concentration. Elle se sauva en Hongrie. Pendant mes études, son appartement était pour moi un nid douillet, rempli d'hospitalité et de chaleur.

Carola May Cronstedt, infirmière en chef du pavillon Celsius et de Welandhemmet, épousa le comte Torsten Cronstedt et les deux vivent actuellement à Stockholm. May reçut le nom de Carola de son mari. On garde un contact proche et on se rend visite de temps en temps. Lorsqu'en 1970 j'allai en visite en Suède, Carola travaillait dans un jardin d'enfants. «Ses» enfants m'ont offert un joli cahier avec leurs dessins. Elle m'a fourni d'importants informations pour ce chapitre.

Lola Finkielmann, née Sachs, était une infirmière polonaise, avait trente ans et était déjà veuve lorsqu'elle s'occupa de moi (j'ai reçu ces indications de Yad Vashem). Elle devint amie avec un jeune rabbin et ils émigrèrent ensemble. Je ne connais pas le nom de son mari. Il y a quelques années, j'ai essayé de la trouver en cherchant sur plusieurs continents, sans résultat.

Peter R. émigra, selon l'avis de May, aux Etats-Unis.

Luba Tryszynska et Hermina Krantz, deux personnalités charismatiques de Bergen-Belsen, se sont distinguées en sauvant de nombreux enfants hollandais. Je reçus d'elles du lait qui m'a probablement sauvé la vie mais qui n'était pas indiqué pour ma diarrhée.

Le docteur Collis, professeur en pédiatrie, adopta Edit et Zoltan Zinn. Il avait déjà eu deux enfants de son premier mariage. Avec sa deuxième femme Han, il eut deux autres enfants; un était handicapé et l'autre mourut au début de l'adolescence lors d'un accident, alors qu'il jouait.

Le docteur Robert Collis se forgea une réputation grâce à la réhabilitation d'enfants «handicapés mentaux». Après son union avec la doctoresse Han Collis, il prit la direction d'une clinique pour enfants à Lagos, au Nigéria, durant plus de deux décennies. Et son épouse celle de la polyclinique. Ils firent tous deux des recherches dans le domaine de la sous-nutrition. Après leur retraite ils retournèrent en Irlande. Le docteur R. Collis était un cavalier passionné. Il décida un jour de 1975 de chevaucher

jusqu'aux coteaux de Wicklow. L'après-midi même, son cheval revint sans son maître à la maison; on partit immédiatement à sa recherche. Le docteur Collis fût finalement retrouvé mort dans les rochers de sa région bien-aimée.

La doctoresse Han Collis ne poursuivit pas ses études de droit après la guerre et mais étudia la médecine à Londres et se maria avec le docteur Robert Collis. Au début des années 90, j'étais en Irlande et eu la possibilité de la joindre par téléphone. Nous parlâmes une heure durant, elle me parla en détails des enfants, qui étaient autrefois venus en Irlande. Elle était perturbée que le destin avait été difficile pour maints d'entre eux. Elle se souvenait bien de moi, mais ne parla pourtant pas facilement, et j'avais l'impression qu'elle était liée à un nouveau compagnon et qu'elle voulait laisser son passé derrière elle. Lorsque je revins à nouveau en Irlande, il y a quelques années de cela, j'appris qu'elle se trouvait dans une maison médicalisée et j'allai donc lui rendre visite avec Ursula. Elle ne se souvenait plus de moi. Elle avait un regard interrogateur et me parlait de son passé, comme je le connaissais à travers son livre. Elle était à nouveau inquiète au sujet des enfants qui étaient autrefois venus en Irlande. Elle avait une grande chambre avec de jolis meubles et des livres, mais l'atmosphère dans la chambre était pesante. Elle nous accompagna à la fenêtre; dans le lointain, des vagues de la marée s'écrasaient contre la côte avec leur écume blanche. «On les appelle «chevaux blancs»», nous expliqua-t-elle. Lorsque nous sommes sortis, la porte du couloir était fermée. De l'autre côté du sombre couloir, assis en plein soleil sur les marches et les bancs, des infirmiers et des infirmières bavardaient et riaient. Elle mourut quelques années plus tard.

Terry Samuels (auparavant Tibor Molnar). Nous nous sommes rencontré à Dublin dans les années 90. Terry fut adopté par une famille de religieuse juive après la guerre. Au moment de notre rencontre, il était retraité de manière anticipée, divorcé et avait deux enfants adultes. Il voulait savoir de moi, si j'avais de nouveaux souvenirs de Bergen-Belsen et me raconta un événement du temps où j'arrivais à peine à ramper hors de la

baraque. Le soir il vint avec une charmante jeune femme et nous quatre (eux deux ainsi qu'Ursula et moi) avons passé une soirée agréable, avec la musique populaire, dans un local de danse irlandaise. Il y a quelques années, après un accident, il fut interné dans une résidence médicalisée et je parlais avec lui par téléphone. Quelques temps plus tard, il souffrit d'un accident vasculaire cérébral, mais malgré cela, les contacts téléphoniques restaient possibles. Il mourut peu de temps après.

J'ai rencontré à Dublin, il y a quelques années de cela, Susi Diamond (la sœur de Terry). Elle vit une union heureuse et a deux enfants, adultes maintenant. Nous nous envoyons de temps en temps des cartes.

Edith Zinn-Collis, adoptée par le docteur R. Collis, subit une maladie difficile, qui est aujourd'hui stable d'après son frère, et vit non loin de lui.

J'ai rencontré Zoltan Zinn-Collis à Athy il y a quelques années. Il est marié, a quatre filles et est celui d'entre nous qui fut le plus souvent confronté à la maladie. Sa survie est le fruit de la grande humanité de son père adoptif (le docteur R. Collis) et des progrès médicaux du XXe siècle. Zoltan avait à l'origine une tuberculose pulmonaire doublée d'une tuberculose de la moelle épinière. Alors qu'il était déjà interné dans le centre de soins irlandais, l'infirmière remarqua une altération de sa personnalité. Le hasard voulut que Sir Alexander Flemming, l'inventeur de la pénicilline, soit justement en route pour Dublin, pour tenir une conférence sur les antibiotiques. Le docteur R. Collis lui téléphona pour lui demander d'apporter avec lui quelques grammes de streptomycine. Zoltan perdit connaissance, mais reçut très vite la streptomycine et se réveilla quelques jours plus tard de l'inflammation de sa peau cérébrale tuberculeuse et n'en eut aucune séquelle. Et plus tard, au moment où sa tuberculose pulmonaire s'aggrava, il fut opéré dans des conditions dramatiques au Chest Hospital de Brompton par le chirurgien gallois Sir Clement Price-Thomas, qui lui enleva une partie de son poumon. Au cours de l'opération Sir Price-Thomas entama l'artère pulmonaire de son patient, et le sang qu'on a pu lui transfuser n'a pas suffi à compenser le sang perdu. Le docteur Col-

lis cria au chirurgien: «Cet enfant n'est pas mort à Bergen-Belsen et il ne mourra pas non plus sur cette table! Faites votre travail!» On réussit à suturer l'artère.

Malgré ses compétences et les conseils du docteur Collis, Zoltan n'entreprit pas d'études universitaires. Il devint un excellent chef cuisinier et nous régala cet après-midi-là de délicieux sandwiches. (Les indications à propos de sa maladie sont en partie issues des livres du docteur Collis et du livre «Final Witness» écrit par Zoltan lui-même).

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier tout particulièrement ma compagne de vie Ursula Scheidegger, qui m'a donné des conseils et corrigé le texte. Je remercie le professeur Ivan Lefkovits pour la relecture du texte et ses remarques judicieuses. De même mes remerciements vont à Carola May Cronstedt et au Mémorial de Bergen-Belsen pour des informations précieuses.

APRÈS-PROPOS

Entre-temps j'entrepris des recherches en ce qui concerne Andrey Aczel et ai appris qu'il avait été auditionné en 1947 pour des activités soi-disant antiétatiques et qu'il s'était suicidé avec un revolver le 10 décembre 1947. Les actes de son procès comportent 300 pages.

Carola May Cronstedt est décédée à Stockholm, à la maison, le 17 octobre 2009.

SIGMUND BAUMÖHL
Juin et octobre 2009



Sigmund Baumöhl.

SIGMUND BAUMÖHL

KINDHEITSERINNERUNGEN

Angehörige, Freunde und Menschen, die er im Laufe seines Lebens getroffen hat, bevölkern die Kindheitserinnerungen von Sigmund Baumöhl. Es sind ca. dreissig Personen, deren Lebensläufe der Autor in seiner Erzählung zu rekonstruieren versucht. Er kannte sie alle und hat einige Augenblicke seines Lebens mit ihnen verbracht. Am Schluss fasst er ihre Lebenswege kurz zusammen.

Sigmund Baumöhl wurde 1937 in Prešov in der Tschechoslowakei (heute in der Slowakei) als einziges Kind von Henrik, einem Bauingenieur, und Marta Baumöhl geboren. Das Hausmädchen der Familie, Frau Zlatohlava – die er nach der buchstäblichen Übersetzungen ihres Namens «Goldköpfchen» nannte – und deren Ehemann haben sich viel um ihn gekümmert. Herr «Goldköpfchen» nahm ihn gar an Orte mit, zu denen Juden normalerweise keinen Zutritt hatten.

Henrik Baumöhl unterhielt gute Beziehungen zum Vorsteher der örtlichen Polizei und war oft Gast bei ihm zu Hause mit seiner Familie. Trotz allem erinnert sich Sigmund Baumöhl an die Hausdurchsuchungen und zwei Vorkommnisse bei denen seine Familie nur knapp der Deportation entkommen ist. Im einen Fall musste sich seine Familie im Hof der Synagoge versammeln obwohl später alle unbeschadet nach Hause zurückkehren konnten.

Ende Frühling 1944 versuchte die Familie Baumöhl mit anderen jüdischen Familien aus Prešov, in der Hoffnung den Krieg dort überleben zu können, nach Spišské Vlachy, einer Kleinstadt in der Nähe, zu fliehen. Danach versuchten sie sich in einem kleinen benachbarten Ort zu verstecken. Ihre Pläne wurden jedoch durchkreuzt und die Flüchtlinge mussten nach Spišské Vlachy zurückkehren. Die Deportation schien

unumgänglich und als anfangs Oktober 1944 die deutschen Soldaten auftauchten, waren die Koffer schon gepackt. Sie wurden in Lastwagen nach Prešov gebracht und von da in Viehwaggons nach Ravensbrück.

Zwei Geschehnisse, die sich kurz nach seiner Ankunft ereigneten, haben sich ihm besonders eingeprägt. Das erste war der Moment in dem Frauen, Männer und Kinder getrennt wurden und ein SS-Offizier seinem Vater erlaubte, ihm die Decke zu geben, die er bei sich hatte. Sigmund sah dann, wie seine Eltern sich küssten und sich sein Vater bei den Männern einreichte. Das zweite Erlebnis ereignete sich einige Tage später, als er in einem Raum wartete und durch das Fenster einen Blick auf den blauen Himmel erhaschen konnte, wie ein Stückchen Freiheit. «Nicht nur im Lager, sondern auch viel später kehrte ich in schwierigen Zeiten zu diesem Augenblick zurück.»

Seine beiden Grossmütter starben im Lager. Abgesehen von einigen glücklichen Momenten – sein Freund Egon Holländer, der heute in Zürich lebt, und er beim Spielen; die Geburt eines Mädchens in der Baracke in der sie untergebracht waren –, war der Alltag geprägt von Entbehrungen und Schmerz. Hunger war ein ständiger Begleiter und unerträgliche Bilder haben sich in seinem Gedächtnis festgesetzt.

Bevor sie mit ihrem Sohn nach Bergen-Belsen evakuiert wurde, konnte Marta Baumöhl ihren Ehemann noch einmal sehen ... der kleine Sigmund jedoch erkannte seinen Vater gar nicht in der Gefängnis Kleidung, die er trug. Henrik Baumöhl sollte kurz darauf auf einem der Todesmärsche aus Sachsenhausen sterben. In Bergen-Belsen wurde Sigmund immer schwächer. Da die einzige Nahrungsquelle Rüben aus einem nahen Feld waren, litt er an chronischem Durchfall und konnte kaum die Baracke verlassen. Er traf andere Kinder aus Prešov, wie Irma Grosswirth und Ivan Lefkovits, der heute in der Nähe von Basel lebt und mit dem er eng befreundet ist.

Nach der Befreiung von Bergen-Belsen sah Sigmund Baumöhl seine Mutter nicht wieder. Er erfuhr später, dass sie sich mit Typhus angesteckt hatte und kurz nach der Befreiung des Lagers gestorben war. Sigmund

wurde in die Obhut eines irischen Kinderarztes gegeben, der in der Nähe eine provisorische Klinik eingerichtet hatte. Zu diesem Zeitpunkt wog Sigmund nur noch 10 kg.

Im August 1945 wurde Sigmund Baumöhl zur Genesung und Erholung nach Malmö, an der südlichsten Spitze Schwedens geschickt. Er erinnert sich liebevoll und dankbar an die Ärzte, Schwestern und Kinder, die ihn auf seinem zehnmonatigen Weg zur Besserung begleitet haben. Im Sommer 1946 kehrte er nach Prešov zurück, darauf verbrachte er drei Jahre in einem Kindersanatorium in der Hohen Tatra. «Ein Lebenskapitel war abgeschlossen», sagt er.

SIGMUND BAUMÖHL

CHILDHOOD MEMORIES

The «childhood memories» of Sigmund Baumöhl are filled with names of relatives, friends, and people he met in the course of his life. Throughout his story, the author attempts to reconstruct the lives of some thirty people whom he met and with whom he shared some moments of his life. In addition to that, their fate is outlined in the final pages of the volume.

Sigmund Baumöhl was born in Prešov, Czechoslovakia (now Slovakia) in 1937, the only child of Henrik, a construction engineer, and Marta Baumöhl. The housemaid, Mrs. Zlatohlava – whom he always refers to as Goldköpfchen, the German word for «little golden head», i.e. the meaning of her name – and her husband took good care of him. Mister «Goldköpfchen» even used to take him to places where Jews were not allowed to go.

Henrik Baumöhl was on good terms with the head of the local police and he often was invited to his house with his family. This notwithstanding, Sigmund Baumöhl remembers their house being searched, and two episodes in particular, when his family barely escaped deportation. Once his family was made to assemble in the courtyard of the synagogue, although later on everyone was released, unharmed.

At the end of spring 1944, the Baumöhl family and other Jewish families from Prešov fled to a small town nearby, Spišské Vlasy, thus hoping to survive the war. Then they tried to go into hiding in a neighbouring village. Their plans were thwarted and the fugitives had to return to Spišské Vlasy. There seemed to be no way to avoid deportation and their luggage was ready when, in the early days of October 1944, German soldiers came looking for them. They were rounded up in trucks and taken to Prešov. From there they were sent by cattle train to Ravensbrück.

Soon after his arrival at camp, he witnessed two events which would remain engraved forever in his memory. The first occurred when men, women and children were separated, and when an SS-officer allowed his father to hand over the blanket draped around his shoulders to his son. Sigmund then watched him kiss his mother and line up with the men's column. The second occurred when, some time later, while he was waiting inside a room, he caught a glimpse of the blue sky through the window, like a little corner of freedom. «I would always think of that moment, not only in the concentration camp, but also later on in my life, during difficult times», he admits.

Both his grandmothers died at the camp. Apart from a few happy moments, like playing with his friend Egon Holländer, who lives in Zurich today, and the birth of a little girl inside their barrack, their daily life was dominated by hardship and pain. Hunger was a steady companion and unbearable images have stuck to his mind to this day.

Marta Baumöhl and her son were evacuated to Bergen-Belsen. Before leaving Marta Baumöhl was able to see her husband again ... but young Sigmund did not recognize his father, because he was wearing a prisoner's suit. Henrik Baumöhl was bound to die during a death march leaving from Sachsenhausen concentration camp. In Bergen-Belsen the child got weaker and weaker. Given that the only food available was turnips from a nearby field, he suffered from chronic diarrhoea and could barely leave the barrack. Sigmund met other children from Prešov, such as Irma Grosswirth and Ivan Lefkovits, who now lives near Basel and with whom he is very close.

After the liberation of Bergen-Belsen, Sigmund Baumöhl's mother disappeared from his sight. Later he was to learn that she had died of typhus shortly after the camp's liberation. Sigmund was then looked after by an Irish paediatrician who had set up an improvised hospital inside the camp. He weighed 10 kg.

Sigmund Baumöhl was sent to the seaside-town of Malmö in August 1945, on the southernmost tip of Sweden, for convalescence and rehabili-

tation. He spent almost ten months there, gradually trying to find his way back to life. He holds fond and grateful memories of the doctor, the nurses, and the children. He returned to Prešov in 1946, but because of his weakened condition he was admitted to a sanatorium for children in the High Tatras for three years. «A chapter of my life was coming to a close» he says.